


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

ASILES JOHN-BOST

JUBILÉ CINQUANTENAIRE

Séance du 9 Juin 1898



PARIS

AUX LIBRAIRIES PROTESTANTES

1898

AVIS TRÈS IMPORTANT

(Ne le perdez jamais de vue.)

Adresser tout ce qui concerne l'Administration des Asiles à M. le pasteur Ernest RAYROUX, directeur général, et mettre sur l'enveloppe :

« DIRECTION DES ASILES »

Adresse télégraphique :

« ASILES. — LAFORCE. — DORDOGNE. »

Pièces à fournir à l'appui de toute demande d'admission.

1° Extrait de naissance ;
2° Certificat de baptême ; (1)
3° Certificat de deux médecins constatant non seulement les marques d'une bonne vaccine, mais donnant encore des détails précis et complets sur la santé générale ou sur la maladie et les infirmités du candidat ;
4° Consentement des parents ou des tuteurs ;
5° Consentement de payer une pension annuelle qui varie suivant les Asiles et la position particulière des postulants.

Toutes ces pièces doivent être légalisées.

---

(1) Les Asiles ne peuvent recevoir que des protestants.

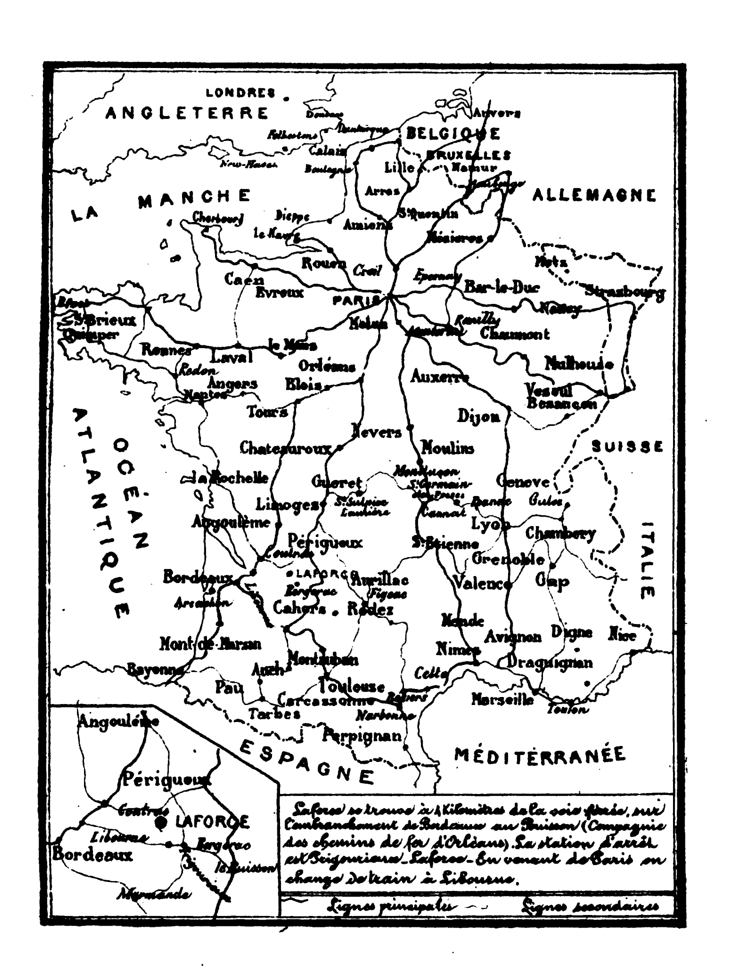
LES

ASILES JOHN BOST

A LAFORCE



JOHN BOST



LONDRES
ANGLETERRE
BELGIQUE
BRUXELLES
Calais
Lille
Namur
Arras
ALLEMAGNE
LA MANCHE
Cherbourg
Dieppe
Amiens
S.t Quentin
Mézières
Rouen
Creil
Metz
Caen
Evreux
Epernay
Bar-le-Duc
Strasbourg
PARIS
Nancy
S.t Brieux
Quimper
Melun
Chaumont
Rennes
Laval
le Mans
Orléans
Mulhouse
Redon
Angers
Blois
Auxerre
Nantes
Vesoul
Besançon
Tours
Dijon
OCÉAN ATLANTIQUE
Nevers
SUISSE
Chateauroux
Moulins
La Rochelle
Gueret
Genève
Limoges
Lyon
Angoulême
Chambery
ITALIE
Périgueux
S.t Etienne
Grenoble
LAFORCE
Aurillac
Bordeaux
Valence
Gap
Cahors
Rodez
Mende
Mont de Marsan
Avignon
Digne
Nice
Nimes
Bayonne
Auch
Montauban
Draguignan
Pau
Toulouse
Cette
Carcassonne
Marseille
Toulon
Tarbes
Narbonne
Perpignan
ESPAGNE
MÉDITERRANÉE
Angoulême
Périgueux
LAFORCE
Libourne
Bergerac
Bordeaux
le Buisson
Marmande
Laforce se trouve à 4 kilomètres de la voie ferrée, sur l'embranchement de Bordeaux au Buisson (Compagnie des chemins de fer d'Orléans). La station d'arrêt est Seigneuriac-Laforce. En venant de Paris on change de train à Libourne.
Lignes principales
Lignes secondaires

LES

ASILES JOHN BOST

A LAFORCE

(Dordogne)

RECONNUS PAR L'ÉTAT

COMME ÉTABLISSEMENTS D'UTILITÉ PUBLIQUE

Le 7 Septembre 1877.

LA FAMILLE ÉVANGÉLIQUE

BÉTHESDA — ÉBEN-HÉZER — SILOÉ

BÉTHEL — LE REPOS

LA RETRAITE — LA MISÉRICORDE

LA COMPASSION

PARIS

AUX LIBRAIRIES PROTESTANTES

1898

LES ASILES DE LAFORCE

La Famille... Asile pour des jeunes filles : 1° placées dans un mauvais entourage ; 2° de protestants disséminés; 3° orphelines.

Béthesda...... Asile pour des jeunes filles ; 1° infirmes ou incurables ; 2° aveugles ou menacées de cécité; 3° idiotes, imbéciles ou faibles d'esprit.

Ében-Hézer... Asile pour des jeunes filles épileptiques.

Siloé.......... Asile pour des garçons : 1° infirmes ou incurables ; 2° aveugles ou menacés de cécité ; 3° idiots ou imbéciles.

Béthel........ Asile pour des garçons épileptiques.

Le Repos..... Asile pour des institutrices âgées ou de santé délicate:

La Retraite... Asile pour les vieilles servantes et ouvrières veuves ou célibataires.

La Miséricorde Asile ouvert à des filles : 1° idiotes-gâteuses, ayant perdu toute leur intelligence ; 2° épileptiques idiotes ou infirmes.

La Compassion Asile ouvert à des garçons : 1° idiots-gâteux, ayant perdu toute leur intelligence; 2° épileptiques-idiots ou infirmes.

Conseil d'Administration

MM.

Président....... Henri Couve, de Bordeaux.

Vice-Président .. Jules Guex, de Paris.

Secrétaire ...... J. Laforgue, pasteur à Bordeaux.

Secrét. honoraire. H. Lauga, pasteur à Reims.

Assesseurs ......

- E. Oberkampff, receveur des finances à Alais (Gard).
- Labrousse, pasteur à Bergerac.
- E. Bruneton, à Nîmes.
- J. Pédézert, professeur honoraire à Montauban.
- Jean Monod, doyen honoraire de la Faculté de Montauban.
- Jules Siegfried, au Hâvre.
- Louis Sautter, à Paris.
- J. de Seynes, à Montpellier.
- Westphal-Castelnau, à Montpellier.
- Dr Eug. Monod, à Bordeaux.
- Ch. de Luze, à Bordeaux.
- Paul Mirabaud, à Paris.
- Laurens, trésorier payeur général du Gard.
- P. Germain, propriétaire à St Avit.
- C. Soulier, pasteur, à Paris.
- Dr F. Charon-Bost, à Paris.
- Roger Hollard, pasteur, à Paris.
- G. Granier, pasteur, à Bagard.
- H. Domenget de Malauger, à Bergerac.
- Elie Poumeau, à Bergerac.

Cinquantenaire de la fondation des Asiles

DE LAFORCE

Cinquante ans sont écoulés depuis le jour où John Bost, dans un acte de charité et de foi dont ni lui ni personne ne pouvait calculer les grandes et admirables conséquences, fonda *La Famille !*

C'était le premier pas, le premier effort ! Depuis lors quelle gerbe a crû, toujours plus épaisse et plus riche, autour du premier épi, de par la volonté de Dieu acceptée et accomplie par cet homme, véritablement ouvrier et prophète !

Toutes les Eglises protestantes de France étaient représentées, le jeudi 9 Juin, dans ce temple de Laforce, qu'Edmond de Pressensé déclarait œcuménique pour bénir Dieu l'inspirateur, et honorer John Bost l'exécuteur de ces miracles innombrables d'amour chrétien qu'aucun livre ne racontera jamais mais dont la liste mystérieuse est écrite dans le livre, le grand Livre des Cieux.

Et qu'a-t-on pu faire, pensent les absents, pour célébrer ce cinquantenaire ? Les céré-

monies pompeuses, les décorations luxueuses, les bannières d'or et de soie, les processions solennelles, les costumes éclatants des officiants et des suisses, tout cela n'est pas de mise en nos temples austères ! Comment a-t-on bien pu, après tant d'autres fêtes si bonnes et si joyeuses, donner un lustre religieux plus grand à celle-ci ?

C'est vrai ! Comme il convient à des hommes, moins épris des formes que des idées, les collaborateurs et les successeurs de John Bost n'ont voulu dans cette fête rien de puéril. Ils n'ont pas, sous prétexte de le décorer, masqué de guirlandes ou d'inscriptions élogieuses le temple dont il fut l'architecte. Un seul art, l'art de John Bost, le seul dont on soit sûr qu'il embellit et charme les étendues du ciel, la musique est venue prêter aux âmes attentives et recueillies la douceur apaisante et triomphante de sa divine vertu. Que les adorateurs, toujours un peu païens de la forme, nous condamnent ou nous dédaignent, peu importe ! Il ne nous a rien manqué. Nos cœurs et nos esprits ont eu, dans le programme que ces lignes vont rappeler, tout ce qu'il leur fallait !

Dès dix heures le temple est plein ! Ceux

qui croyaient être en avance, constatent avec surprise et regret qu'ils arrivent trop tard. On se presse, on s'entasse, on transporte des chaises, des tabourets, des bancs de jardin. Les auditeurs se glissent, s'introduisent partout et restent là debout bravant la fatigue. C'est à travers des rangs serrés dans la sacristie que l'orateur du jour, M. Charles Meyer, de Clairac, pénètre jusqu'à la chaire. Le murmure confus qui s'élevait de cette foule encore agitée de son tassement difficile, s'arrête et d'une voix forte et grave le prédicateur commence le service divin.

Un psaume, œuvre musicale d'Elisée Bost, frère de John, chanté par le chœur de l'Eglise nationale, sous la direction du fils de John Bost, Henri, étend sur l'assemblée son rythme original et puissant, son harmonie savante et pénétrante. Puis le pasteur ayant lu l'Evangile et prié, fait connaître le texte de son discours, emprunté au livre de Job, à la bouche d'un consolateur fâcheux, et dont voici les paroles : « *Faudra-t-il que, pour toi, les pierres se déplacent ?* »

Ceux qui l'ont entendu n'oublieront pas le discours original, juste et puissant de Charles

Meyer. Il y a mis toute la sagacité, toute la force de sa pensée et de son style. Sa parole est une de celles qu'on résume en disant : Elle saisit l'auditeur, le retient et l'émeut. Oh! les amateurs d'éloquence gentille et fleurie n'ont pas dû être satisfaits; les oreilles plus désireuses d'être bercées que réveillées ont pu souffrir, car il ne recule pas devant le mot vrai. Mais, quelle préoccupation d'être fidèle, et droit, de reconnaître les mérites de l'homme et de rendre la louange à Dieu! Il planait sur l'auditoire religieux et immobile ce silence profond, témoin de l'union intime des âmes qui reçoivent avec l'âme qui, de la part de Dieu, transmet et donne aux autres âmes. Le dernier mot était attendu, et il a jailli de tous nos cœurs : Gloire à Dieu!

Après le goûter à la Famille, (succès sans précédent!) la foule, a de nouveau envahi le temple. L'estrade est occupée, et entourée, par les membres présents de la famille Bost, une trentaine au moins venus de France ou d'Ecosse. Le doyen Jean Monod monte en chaire et commence la réunion par une lecture et une prière. L'affluence est si grande que tous les degrés de la chaire sont

occupés, il n'y a pas moyen de descendre ; le vénéré professeur doit y rester et c'est de cette place, où l'on parle d'ordinaire, que, tout le temps, il a dû écouter.

M. Coillard préside. Il nous lit un discours. En fait-il tous les ans comme celui-là, au Zambèze ? C'est à le croire, tant il y a dans ces paroles de force aisée et de véritable éloquence. Pourquoi veut-il nous quitter, repartir, et nous dit-il, comme St-Paul, que nous ne verrons plus son visage ? Quel bien ne ferait-il pas, s'il terminait sa vie en France et dans nos églises ! Mais voilà, l'Afrique le rappelle, les Zambéziens l'attendent ; il faut qu'il les évangélise encore. Dieu le veut. Il peut partir ; pour ceux qui le connaissent et qui l'aiment, il sera loin, il ne sera pas absent.

M. Henri Couve prononce quelques paroles très modestes et très distinguées en même temps que très cordiales. Récemment élu président du Conseil d'Administration, il remplace dans ses fonctions lourdes et délicates le successeur immédiat de John Bost, M. Léo Domenget, qui eut été si heureux de voir cette journée. Dieu l'a rappelé à lui et lui fait contempler, au lieu des fêtes de la terre et de

l'Eglise, les saintes et éternelles fêtes du ciel. Il laisse en nos cœurs un sentiment d'estime profonde et de respectueuse affection. De lui aussi vous pouvez dire qu'il n'est pas un absent. Il est avec le Seigneur, et le Seigneur est près.

Voici maintenant le rapport du Directeur général. Il répond entièrement à ce que promettent l'intelligence, l'originalité, la virtuosité de son auteur. Il est tout à fait dans la note juste, dans le ton, il dit ce qu'il faut, rien de trop, mais il dit ce qu'il faut dire, avec un grand bonheur d'expression et un grain de sel à la bonne dose. Il parle bien quarante minutes ; mais on l'écouterait plus longtemps.

De nombreux pasteurs ou laïques, appartenant à la famille Bost, fils, gendre, frères, neveux, assistaient à la cérémonie, sans parler de celles qu'en son langage biblique et fantaisiste, John Bost appelait : La gloire de l'homme ! Deux d'entre eux, le pasteur Elisée Bost, dont on a à diverses reprises admiré le talent compositeur, et M. Timothée Bost, de Glasgow, ont pris la parole. Ils nous ont vivement intéressés passant tour à tour, du

grave au doux, du plaisant au sévère. Quel charme dans ces souvenirs ! Quel esprit dans ces reparties ! Que de sagesse dans leurs conseils ! Que d'ingéniosité dans l'affection ! Quelle humilité personnelle dans leur familiale et légitime fierté ! Merci au nom de tous pour ce qu'ils nous ont dit.

Les deux heures de cette séance se sont envolées, enfuies à toute vitesse ; mais elles ne s'enfuiront pas de notre souvenir.

Un registre, dans lequel les amis des Asiles étaient priés d'inscrire leur signature, restera comme un témoignage visible de sympathie, en cette journée de cinquantième anniversaire. Un album de photogravures, représentant les divers Asiles, le temple et le presbytère, et dont les clichés sont dus à un amateur plus fort que bien des professionnels, M. Paul Germain, membre du Conseil d'Administration, était vendu à la *Famille*. Peu de gens sont partis sans en emporter un.

Le rapport annuel, bientôt publié, contiendra les discours et des photogravures. Il sera, au milieu des autres, un exemplaire spécial, que tous nos bienfaiteurs voudront posséder.

Et maintenant que Dieu soit béni par cette

journée sans pareille vraiment faite pour nous et dans laquelle le soleil lui-même s'est montré discret et amical, saluant seulement le départ de ses rayons joyeux! Que Dieu soit béni pour sa présence bienfaisante et sanctifiante! Que Dieu soit béni pour les chants pieux et joyeux des voix fraîches et pures! Que Dieu soit béni pour les choses grandes, belles et saintes que nous avons entendues et contemplées! Gloire à Dieu!

Que ce mot retentisse encore, plus fort et plus haut, quand nous aurons presque tous disparu, lorsqu'au centenaire si lointain, encore, des enfants qui étaient là hier, devenus des hommes à leur tour, parleront des miracles de l'amour Chrétien et, comme nous s'oubliant eux-mêmes et s'effaçant dans l'humilité s'écrieront : A Dieu soit la gloire!

J. LAFORGUE.

Discours du Missionnaire F. COILLARD

PRÉSIDENT DE LA FÊTE DES ASILES DE LAFORCE

Le 9 Juin 1898

SŒURS ET FRÈRES BIEN-AIMÉS DANS LE SEIGNEUR,

Ma présence au milieu de vous n'a pas à se justifier, elle s'explique suffisamment par le caractère de l'œuvre dont nous fêtons aujourd'hui le jubilé, et par ses sympathies intimes avec celle que je fais en Afrique. Vous ne savez pas la joie immense que c'est pour moi de pouvoir, une fois au moins dans ma vie, participer en personne à une fête à laquelle je me suis toujours associé de cœur, et dont je n'ai jamais eu que de lointains échos.

Mais, je le sens bien, — et ce n'est ni banalité ni fausse modestie qui m'arrachent cet aveu, — si ma présence a sa raison d'être, la place d'honneur que j'y occupe, à mon cœur défendant, a besoin de s'excuser. Nul ne s'en étonne plus que moi surtout quand je me vois entouré de tant d'hommes de Dieu si vénérés.

Que voulez-vous ? Je me suis heurté à l'insistance de mon ami Rayroux, j'allais même dire à son obstination. En Afrique quand on rencontre un homme plus fort que soi, on a beau être habitué à commander, on se résigne et on obéit. C'est ce que j'ai fait. Il y a des gens qui possèdent le secret de vous subjuguer, il leur suffit de laisser s'épanouir leur amabilité. On leur en veut bien un peu mais on les aime quand même, et on les serre tendrement sur son cœur.

Du reste cette fête, cette année, prend un caractère particulièrement doux et intime. Autour d'un nom très aimé, dont la louange est dans toutes les Eglises, se groupe une grande famille, un clan nombreux. Je n'ai pas l'honneur insigne de lui appartenir ; mais peut-être qu'un peu, à l'arrière de leurs rangs, ils ne me refuseraient pas une place si petite soit-elle.

Vous, les Bost, que je vois réunis ici, ce n'est pas sans une émotion profonde que je vous salue. Je cherche parmi vous des visages qui, jadis, nous étaient chers et familiers. Ils ne sont plus des nôtres. Mais loin de nous nous attrister en constatant une fois de plus

que la figure de ce monde change et passe et que nous-mêmes nous ne sommes que des étrangers et des voyageurs, nous nous redisons les paroles de votre vénéré père : « Quand je ne serai plus, ne dites pas : « il est parti » dites : « il est *arrivé !* » Arrivé ! oui et d'autres aussi après lui, et nous, nous arriverons bientôt à notre tour. Et qu'il sera beau, qu'il sera glorieux le revoir !

Vous souvient-il d'une autre réunion de famille dont la date est déjà loin dans le passé ?... C'était à Asnières. Ils étaient tous accourus, les membres de la famille, de la France, de la Suisse, de l'Ecosse et des Indes pour célébrer je ne sais plus quel jubilé, et entourer le patriarche et la mère en Israël dont nous vénérons aujourd'hui la mémoire. Tous étaient là, et du dehors, nous admirions cette légion d'hommes de l'avenir, sous les ordres d'un aussi vaillant guerrier. Nous étions fiers d'eux et nous nous demandions quels hommes distingués ils deviendraient au service de Jésus-Christ et de son Eglise.

J'étais un peu de la famille par une sorte d'adoption tacite. Nous partagions les mêmes

leçons et les mêmes jeux avec les plus jeunes, sous le patronage des grands.

Orphelin de père dès ma plus tendre enfance, je suçais à cette souche vigoureuse la sève qui fait des hommes. C'est là surtout que j'ai puisé et que j'ai bu à longs traits cet amour ardent pour les Missions qui, loin de s'évaporer avec l'âge, devait au contraire déterminer ma carrière.

Qu'il me soit permis ici de rendre hommage à cette jeune fille, Mlle Marie Bost qui, dans ces souvenirs si sacrés de cette partie de mon enfance, m'apparaît comme une vision évangélique. J'ai suivi ses réunions, je me suis nourri de ses enseignements, j'ai chanté, moi aussi, ces chœurs sublimes et immortels qui avaient été inspirés à son séraphin de père et dont, pour la première fois et vaincu par l'émotion, il entendait les échos à Asnières. J'étais là. Et de penser qu'ils se chantent maintenant partout même jusqu'au Zambèze ! Il valait la peine qu'il vécût pour faire chanter l'église militante, en attendant qu'au ciel elle entonne le cantique nouveau de Moïse et de l'Agneau. Il valait la peine de vivre. L'influence de Marie Bost était immense ; l'éternité seule en révè-

lera tous les fruits. C'était le parfum du Christ, la bonne odeur de vie qui donne la vie ; c'étaient des fleuves d'eau vive qui coulant de son cœur allaient fertilisant l'Eglise et des pépinières. J'ai subi comme tant d'autres, peut-être même plus qu'eux, cet ascendant irrésistible. Je lui dois mes premières impressions religieuses, et les germes de ma vocation.

La mémoire du Juste est en bénédiction.

Dans ce riche parterre du jardin de Dieu, il y avait une autre fleur. Vous la connaissez. C'était le fondateur de ces asiles ; John Bost. Il avait un grand et noble cœur, et tout ce qui se fait de grand et de noble y trouvait place.

J'étais à Pau en 1881, dans cette réunion où pendant que l'Evêque de Dublin Lord Plumket faisait son éloge, il eut sa première attaque. C'était un avertissement et nous devions nous attendre à le perdre. Quelque temps après je visitais les asiles. Il n'était plus. Son digne successeur avait pris sa place.

L'homme passe, son œuvre demeure et elle demeure dans la mesure qu'elle est l'œuvre de Dieu. C'est même la seule propriété du chrétien, la seule qui le suive au ciel. « Heureux

sont les morts qui meurent au Seigneur. Oui dit l'Esprit, car ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent. »

Et quelles œuvres que celles de son apostolat! Quelle distance du jour où il recevait les premiers enfants malheureux dans son humble presbytère! Qui eut pu alors prévoir le développement de cette œuvre naissante? La plante fragile a cru, grandi, s'est fortifiée, développée; elle est devenue un grand arbre dont les rameaux: La Famille, Béthesda Eben-Hézer, Siloé, Béthel, le Repos, la Retraite, la Miséricorde, la Compassion, vont se multipliant pour abriter les déshérités de la terre. Il va nous le dire, ce rapporteur incomparable, ce charmeur qui, en vous fascinant, vous enlève le cœur parce qu'il a donné du sien. On dit quelquefois, en parlant d'un livre captivant qu'il se lit comme un roman. Je ne lis pas de romans, mais je lis ses rapports et toujours avec avidité. Il va prendre sa place, n'empiétons pas sur son domaine.

Mais, je vous le demande, qui de nous a pu oublier les émotions profondes qui lui ont labouré le cœur la première fois qu'il a visité les asiles et été mis en contact avec ces idiots, ces

épileptiques, ces incurables, — toutes ces misères humaines ; — ces misères humaines, en un mot, qui inspireraient à l'homme du monde presque autant de peur, et de dégoût que de compassion ? — Il semble que ce soient les égouts de nos misères que la charité transforme comme en un musée de la grâce de Dieu, où enchâssés dans la souffrance, les vertus chrétiennes brillent d'un éclat divin.

Ce que j'admire le plus en John Bost, c'est ce trait de famille commun à tous les grands serviteurs de Dieu qui ont vécu d'abnégation et de renoncement, remplis de l'Esprit du Christ et marchant sur ses traces. — Leur passion, l'unique passion de leur vie, ils l'ont inspirée à d'autres. Un homme qui croit à sa mission et qui y donne sa vie nous force à y croire et à l'aimer. Un homme dans le cœur duquel retentissent toutes les souffrances de l'humanité, nous entraîne passionnément au renoncement et au sacrifice complet de nous mêmes. Et voilà ce qu'a fait John Bost. Comme son maître, il a aimé et il s'est donné ; il a communiqué à d'autres le désir ardent d'aimer comme lui et de se donner comme lui.

Ah ! comme il l'a ennobli ce nom que vous

portez-vous les Bost, nos amis! — Et l'Eglise qui contemple et admire cette vie qui est une leçon de choses si éloquente et si rare, la blâmerez-vous l'Eglise, d'attendre beaucoup de vous ? Nous regardons à vous, les jeunes, pour continuer ces saintes traditions qui sont votre plus bel héritage et vos vrais titres de noblesse.

Je m'incline devant vous avec respect et admiration, vous, phalange de braves qui occupez les premiers rangs au cortège de l'Homme de douleurs. Directeurs et directrices vénérés, Médecin bien-aimé, infirmiers, garde-malades et serviteurs et servantes de tous grades soyez bénis, vous dont la devise est celle du Maître : *Aimer et servir;* vous qui avez joyeusement consacré votre jeunesse, vos forces au déshérités de la terre et aux petits du Seigneur. — Ah ! si, lorsque Jésus viendra dans sa gloire il sera admiré dans les siens, ne nous est-il pas permis de le voir par avance et d'admirer sa grâce en vous ?

Ceignez-vous donc, de courage et de force, envoyés du Seigneur ! Revêtus de sérénité et couronnés de joie allez dans ces salles mélancoliques porter la paix et l'espérance et remplir votre ministère d'amour. Allez essuyer les lar-

mes, calmer les souffrances, porter un rayon de soleil dans ces existences décolorées et sombres.

Mes frères bien-aimés, « soyez fermes, inébranlables, travaillant de mieux en mieux à l'œuvre du Seigneur sachant que votre travail ne sera pas vain auprès du Seigneur. » — Et ce que vous faites à l'un de ces petits, Jésus a dit ! « vous le faites à moi-même. »

C'était un beau jour pour les Israélites que celui du jubilé, quand les trompettes d'argent retentissaient et l'annonçaient partout. Quelle joie pour les pauvres qui recouvraient leur patrimoine et pour les esclaves qui saluaient la délivrance ! Quelle joie pour tous !

Quelle étape et quelle date dans la vie d'une génération ! Cette joie légitime c'est la vôtre et nous la partageons ; elle est la nôtre aussi bien. Nos cœurs débordent de joie et nos langues chantent à l'unisson.

Il nous a entouré de chants de délivrance et il a mis en notre bouche un nouveau cantique de louange à Dieu ! — Ce jubilé, c'est votre Eben-Hézer. — jusqu'ici Dieu vous a secourus. Il a fait de grandes choses, c'est pourquoi nous sommes dans la joie. Nous aurons confiance



pour l'avenir et nous ne craindrons point. Non point à nous, ô Eternel, non point à nous, mais à ton nom donne gloire.

« Béni soit l'Eternel d'éternité en éternité et que tout le peuple dise : Amen ! Louez l'Eternel ! (Ps. 106-48).

Et pourtant voici une ombre qui passe. J'entends un gémissement sourd qui part du sein des ténèbres et trouble les solitudes zambéziennes. Là, je cherche en vain des des enfants délaissés. Point. Je cherche des aveugles, des sourds-muets, des idiots, des incurables, des misères enfin à soulager. Hélas ! hélas ! c'est le paganisme qui s'en charge. Ses remèdes c'est le crime, ses asiles c'est la tombe. Les lieux obscurs de la terre sont remplis des antres de la cruauté !

Un jour, au cours de mes voyages ; pendant qu'on préparait mon frugal repas, j'errais dans la forêt et absorbé par mes propres pensées, je suivais instinctivement un sentier presque effacé. J'aperçus bientôt, cachée dans les massifs une hutte délabrée, entourée d'une méchante palissade elle-même en ruine. J'entre dans la cour ; c'est la désolation. J'entr'ouvre la natte qui fermait la hutte obscure et j'aperçois tout

au fond, sur un misérable grabat, une horrible mutilation, de forme humaine. C'était une femme, jeune encore, rongée par la lèpre.

A ma vue elle poussa un cri de terreur, puis rassurée elle me contait comment, percluse et abandonnée, elle se traînait quand elle le pouvait pour chercher la maigre pitance qu'on lui mettait à quelque distance, dans le sentier.

A mon retour, je refis ce douloureux pèlerinage. Hélas ! l'herbe avait couvert le sentier; la hutte avec la palissade était tombée, la lépreuse n'était plus là ; la mort l'avait délivrée et les bêtes féroces s'étaient chargées de sa sépulture. Ah ! pardonnez cet accent de tristesse au milieu de nos joies. Mais je souffre ; je ne suis plus jeune et je sens mon impuissance.

Ah ! dites, quand aurons-nous, au Zambèze, nous aussi, nos John Bost, nos médecins, nos diaconesses, nos infirmiers et nos asiles ? Cela viendra et d'autres le verront. Je le disais un jour : la charité, sa patrie, c'est le ciel ; son domaine, c'est le monde !

Pour nous tous qui nous disons les disciples de Celui qui ne pouvait point regarder les foules qui le suivaient sans être ému de compassion et qui allait de lieu en lieu faisant du

bien, recueillons-nous devant la mémoire bénie de cet apôtre de la charité dont nous célébrons la fête. Dans sa modestie sans doute il dirait lui aussi en montrant son maître : « il faut qu'il croisse et que je diminue ! Mais en s'adressant à nous il aurait toute l'autorité de l'apôtre pour nous dire » : Soyez mes imitateurs, comme moi-même je l'ai été de Christ. »

Levons-nous donc tous et emportons de ces fêtes et de son exemple une leçon d'activité chrétienne, d'amour et de foi qui se résume dans cette parole :

« Dieu est amour. Celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui. »

F. Coillard
Missionnaire au Zambèze

RAPPORT

SUR LES

ASILES JOHN BOST

Laforce le 9 Juin 1898.



ERNEST RAYROUX

Rapport sur les Asiles John Bost

A LAFORCE

Du 1er Mai 1897 au 30 Avril 1898

CHERS BIENFAITEURS,

Nous célébrons aujourd'hui le Jubilé semi-séculaire de la fondation de nos asiles. Cette date nous oblige à modifier le plan ordinaire de notre entretien. Au lieu de fixer nos regards sur le présent, nous les porterons tout entiers, ou à peu près, sur le passé. Cette tâche m'effraie et m'attire : Condenser un demi-siècle en une demi-heure ! une demi-heure prolongée, si vous le voulez bien. J'ai là, sur mon bureau, tous les rapports de l'œuvre ; puis des manuscrits inédits ; puis des extraits de correspondance ; puis des traditions orales, cueillies ici et là dans des entretiens avec mes collaborateurs. Comment faire le départ de ce qui doit être retenu ou jeté au panier, car tout est intéres-

sant ? Il y a parmi les impedimenta de la vie terrestre, l'embarras des richesses. Je l'avais entendu dire, je le constate.

Monsieur Théophile Bost, pasteur à Chênée, en Belgique, Madame Henry Bost de Meynard, M. Etienne Imbert, Directeur de *Siloé* deux amis, deux frères encadrant une sœur, m'ont envoyé chacun un volumineux rapport et des extraits de correspondance avec licence d'en user à ma guise, jusqu'au feu inclusivement.

Eh bien ! jetons le tout au creuset et faisons l'unité de vie et d'intérêt, Dieu nous aidant, avec cette trinité initiale.

Ce qui aidera à la réalisation de ce vœu, c'est la réimpression de l'historique des Asiles tel que l'a écrit John Bost avec sa verve coutumière. Cette notice a été déjà imprimée dans notre bulletin de 1882, aujourd'hui épuisé et nous profitons de l'occasion propice de ce Jubilé pour en faire une troisième édition. Ce sera lu, je m'assure, comme une nouveauté.

*
* *

John Bost est né à Moutiers-Grandval, dans le canton de Berne, le 4 Mars 1817. Fils du pasteur Ami Bost, il lui fut redevable ainsi

qu'à sa mère, d'impressions religieuses ineffaçables. A l'âge de 8 ans il fut mis en pension mais, au bout de quelques mois, il réintégra la maison paternelle à cause de maux de tête persistants. Il fut placé peu après comme apprenti, puis comme ouvrier chez un relieur et il y resta jusqu'à 19 ans. Mais il employait tous ses loisirs à étudier la musique — piano et violoncelle — avec une véritable passion. Il quitta même son métier pour donner des leçons tout en continuant à se perfectionner dans son art. C'est alors qu'il fut obligé de servir comme soldat dans la cavalerie genevoise.

Le roi Louis-Philippe et la Confédération se regardaient de travers à cause du prince Louis-Napoléon réfugié en Suisse, après la tentative avortée de Strasbourg. Les meilleures amitiés ne souffrent-elles pas parfois de passagers refroidissements ? On n'en vint pas aux mains, mais l'alerte fut chaude de part et d'autre et notre jeune militaire eut un service assez rude, panaché d'incidents désagréables. Nous ne marquons ces diverses étapes où nous voyons John Bost, tour à tour, écolier, apprenti, ouvrier, artiste et soldat que pour montrer

combien les incidents de cette jeunesse toute de labeur et d'imprévu, lui furent utiles quand, plus tard, il fut mis en demeure de dépenser tant d'énergie pour son œuvre et de varier à l'infini ses moyens d'action. Rien donc ne fut perdu de ce qui précéda sa vocation de pasteur et de créateur d'Asiles.

En 1839, il quitta Genève pour Paris afin de se perfectionner dans la musique ; il donne des leçons pour en recevoir lui aussi des principaux maîtres. Un brillant avenir semblait lui sourire.

L'avenir fut brillant en effet, mais tout autre qu'il ne l'avait rêvé. On sait comment sous l'influence bénie du pasteur Louis Meyer, qu'il appelait son « *père spirituel* » il se donna tout entier au Seigneur. La semence de l'Evangile, jetée au fond de son cœur par ses parents jusque-là engourdie, perdue, semblait-il, se réveilla, brisa l'enveloppe de l'indifférence et prit un essor magnifique. Une année passée en Irlande comme précepteur dans une pieuse famille, fortifia en lui le désir intense qu'il avait de devenir pasteur. Son intention était de servir l'Eglise nationale et en cela, il commit une grave erreur de jugement, car, âgé de 25 ans,

c'était perdre de précieuses années pour l'obtention des grades académiques exigés, alors que, par sa culture générale, la flamme de sa foi, la connaissance déjà étonnante qu'il avait de la Bible, il possédait plus que le nécessaire pour être un bon et fidèle ministre de Jésus-Christ. Les Eglises libres, s'il l'avait demandé, lui auraient immédiatement ouvert leurs portes. La preuve de cette erreur de jugement se trouve dans le fait qu'au bout de dix-huit mois il fut obligé de renoncer aux études classiques et officielles. Ici M. Théophile Bost ouvre une parenthèse originale. Il trouve que son frère John, doué d'une volonté énergique, la laissait parfois s'emballer jusqu'à l'entêtement. C'est un tort, continue-t-il, que l'on dit avoir rencontré ailleurs, dans sa famille; on peut ajouter : et autre part. Quant à moi, je reste neutre sur ce point, car si j'ai eu le grand privilège de vivre à côté de John Bost cela a été de trop courte durée. Je n'ai vu que les qualités du chrétien, de l'apôtre, du philanthrope, de l'ami et non ses défauts; le recto de l'homme renouvelé par la grâce de Dieu à l'image du Christ et non le verso. Bien peu après son entrée au collège de Sainte-Foy en

1842, il écrivait donc à l'un de ses frères : « Les études de la sagesse humaine ne sont pas propres à nourrir l'âme du chrétien ..... Ma consolation est, en dehors des heures de leçons, de parcourir les environs et de tenir de concert avec quelques amis, des réunions religieuses » C'est ainsi qu'il fit la connaissance des protestants de Laforce sans se douter que bientôt ils seraient ses paroissiens. Dans sa correspondance de 1843 on lit ce qui suit : « Je quitte les études régulières et, par conséquent, l'espoir de devenir jamais pasteur dans une Eglise nationale ; mais avec l'aide de Dieu je passerai quelques années auprès de M. Adolphe Monod. » Ici encore c'était une influence chrétienne qu'il cherchait et désirait et non la science théologique. Ces quelques années se réduisirent à quelques mois, car en 1844, il reçut un appel pressant de l'Eglise de Laforce à laquelle le consistoire de Bergerac voulait imposer un pasteur dont-elle ne voulait pas. Renseignements pris, et sur le conseil de ses amis de Montauban, il obéit à cet appel d'âmes troublées et dans la détresse spirituelle. Les débuts furent pénibles, au point de vue matériel s'entend, car le salaire du pasteur la

première année ne fut que de 800 francs. Mais M. Ponterie, spacieusement installé à Meynard, vint à la rescousse. Il offrit au jeune pasteur l'hospitalité et à la jeune Eglise un local pour la célébration du culte. Un des frères de John Bost, le très excellent Théophile, écrit à ce propos : « J'ai souvent fait des séjours à Meynard quand mon frère John fut invité à s'y installer. Nous occupions la même chambre. Il me reste de ce temps de vie commune un souvenir qui ne manquera pas d'édifier cette assemblée. Il était sujet à des insomnies dues à des névralgies. Mais, bien portant, je l'ai vu, maintes fois, prolonger ses veilles ou se lever de grand matin pour vaquer à la prière et à la lecture de la Bible. Il était profondément ému de trouver dans les Evangiles le fait que Jésus se retirait la nuit sur la montagne ou dans les déserts pour prier. A combien plus forte raison n'était-il pas nécessaire au faible disciple de suivre l'exemple du Maître ? La prière était donc pour lui un combat dont-il voulait sortir vainqueur parce qu'il voulait et devait être un fidèle serviteur de Dieu. De là donc ses prières ferventes, en temps et hors de temps. On pourrait dire

que tous les chrétiens, tous les pasteurs en font autant. Sans doute ! c'est une question de plus ou de moins. Mais la médiocrité de beaucoup témoigne leur négligence sur ce point essentiel. » « John Bost, c'est toujours le frère qui parle du frère, a recherché la sanctification comme on ferait du plus grand trésor. Quand il fut pénétré, imprégné de l'Esprit de Jésus, il voulut que ses paroissiens fussent participants avec lui de la même grâce. C'est ainsi qu'il a travaillé et comme on dit que rien ne se perd dans la nature, nous ajouterons que rien, non plus, ne se perd dans le monde spirituel puisque aujourd'hui nous célébrons cette fête, ce jubilé qui nous fait voir de nos yeux et toucher de nos mains, pour ainsi dire les conséquences de ces prières, car toute prière, digne de ce nom se résoud en un acte tangible. » Il en a été ainsi pour John Bost. Le recueillement en première ligne pour bien écouter et comprendre les ordres du Seigneur, ensuite l'élan pour les exécuter. Il avait une énergie indomptable et aussi une tendresse compatissante, non larmoyante et passive mais virile et entreprenante vis-à-vis de la souffrance. Tout être qu'il rencontrait mutilé

dans son corps ou son âme, il s'en faisait aussitôt le serviteur, le protecteur, le père et la mère : tout John Bost est là !

Dès son arrivée à Laforce il commence l'éducation de ses paroissiens, tout à fait bien disposés à vrai dire. Heureux et reconnaissant de l'hospitalité de Meynard il comprend, lui d'abord, et il leur fait comprendre ensuite que ce n'est là qu'un provisoire ; qu'une communauté vivante, après avoir rompu avec l'ancien ordre de choses, devait accepter toutes les conséquences de cette rupture douloureuse ; qu'en conséquence il lui fallait un temple, une maison de prière d'assez belle apparence et solide surtout, pour témoigner de la foi qu'on avait en l'avenir. Après des exhortations publiques et individuelles, pressantes, répétées il y eut un soir, au bourg d'Abren dans la maison du père de Monsieur Etienne Imbert, notre vénéré directeur de Siloé, une réunion qui fut le triomphe de la foi et du sacrifice. Là après un entretien des plus émouvants et d'ardentes prières, la flamme de l'Esprit alluma tous les cœurs. L'érection du temple est résolue et, séance tenante, une souscription est ouverte. Parmi ces paysans les deux plus âgés se lèvent

et s'engagent chacun pour 600 fr. A leur suite quatre signent pour 500 fr, d'autres pour 375 fr, 250 fr, 125 fr, jusqu'à 25 fr. Aucun ne reste en arrière ; des domestiques, hommes et femmes s'inscrivent à leur tour. Quant on fit l'addition le total dépassait 8000 fr.

John Bost avait déjà en lui une mission que ses paroissiens ne soupçonnaient pas, à laquelle cependant ils s'associèrent de tout leur cœur avec un zèle qui nous rend jaloux. Oui certes la jalousie est un vice grossier, mais il y a une sainte jalousie née du désir de réaliser tout ce qui fait vibrer l'âme dans le vaste domaine de l'activité et de la charité chrétiennes, c'est de cette jalousie dont nous parlons, c'est elle qui fait tressaillir nos cœurs. Ah ! ce fut là un moment héroïque et grandement béni pour l'Eglise de Laforce !

Depuis quelques années notre presse protestante s'occupait de l'isolement moral et religieux de nos coreligionnaires perdus dans les centres catholiques, sans secours spirituels et en butte à un prosélytisme souvent victorieux. On déplorait cette situation ; on en parlait beaucoup — deux habitudes qui depuis lors, ont pris un rude embonpoint — on n'agissait pas. Hélas !

combien souvent l'histoire ancienne se renouvelle et se trouve être de l'actualité !

John Bost après avoir longtemps prié, réfléchi selon sa coutume, se résolut à agir mais avant de se lancer il partit pour Montauban pour soumettre son idée et ses plans à ses amis, en particulier à MM. Adolphe Monod, G. de Félice, Bonifas, professeurs à la Faculté et à Madame Babut. C'est avec eux que la fondation de la *Famille Evangélique* fut décidée en principe. Cette maison devait recueillir plusieurs catégories d'enfants; 1° celles de nos coreligionnaires disseminées ; 2° les jeunes filles exposées dans un mauvais milieu non orphelines mais comme celles-ci, autant dignes de pitié sinon plus; 3° enfin les orphelines proprement dites.

De retour à Laforce John Bost mit son Eglise au courant de ses projets et de la résolution prise. Il va sans dire que les paroissiens qui avaient déjà fait si peu auparavant un sacrifice au delà de leurs moyens pour l'érection de leur Temple laissèrent à qui de droit les dépenses de l'établissement à fonder; il était d'un intérêt général, c'était donc, non à une Eglise, mais à toutes les Eglises de France et

d'ailleurs à s'y intéresser. Toutefois, ici encore les fidèles de Laforce firent preuve d'un dévouement non moins admirable que le premier en s'offrant à faire gratuitement, pour la maison en perspective, tous les charrois nécessaires ! Ah ! Messieurs, cela vous dit peu, sans doute, car vous n'êtes pas des bouviers, ni moi non plus ; je n'ai pas en conséquence l'orgueil de m'élire votre professeur. Mais notre cher ami M. Etienne Imbert, lui qui était de cette vaillante phalange vous dira combien alors les routes étaient mal entretenues ; quant aux chemins de traverse, ils étaient boueux coupés de fondrières, pénibles à suivre, plus encore pour les bœufs que pour les gens. Il fallait aller chercher au loin les matériaux, à travers tous ces obstacles. « Pauvres gens, disait l'architecte, ils tentent l'impossible ! » Ce mot est suffisant et pouvait économiser ce qui précède. Eh ! bien ces courageux paroissiens ont non seulement « tenté mais réalisé l'impossible. » L'Eglise s'est chargée de tous les charrois, écrit en 1846, Th. Bost à ses parents : « il en faudra bien 8000, il y en a déjà 150 de faits. Cela est énorme quand on considère les rudes travaux qu'ils ont à faire pour

eux-mêmes selon la saison....Ces pauvres gens partent souvent à une heure du matin pour chercher à trois ou quatre lieues des pièces de bois qu'ils placent sur des charrettes ou bien de gros blocs de pierres et au bout de la course il reste encore à gravir la côte pour atteindre le plateau où se trouvent Laforce et les chantiers de construction. » Un de ces vaillants en soignant ses bœufs constata qu'ils étaient trop faibles pour la double tâche qu'il avait assumée. Que faire? Se borner au seul travail de son exploitation agricole? c'était son intérêt. Le brave homme réfléchit longtemps, puis il pria, là, dans son étable et la conclusion de sa prière fut qu'il devait vendre son attelage et le remplacer par un plus vigoureux. Et ainsi fut. C'est donc par la générosité des églises du dehors, unie au dévouement de ses paroissiens que John Bost pût fonder LA FAMILLE. L'aile de l'Est fut consacrée au temple et la façade du Midi, à l'Asile proprement dit. Plus tard on put ajouter l'aile de l'Ouest et donner au bâtiment sa symétrie actuelle. L'inauguration eut lieu le 24 mai 1848. Une jeune fille de Bordeaux fut la première pensionnaire.

La première Directrice fut Mlle Peloux, bonne ménagère, aimable en société, m'écrit M. Et. Imbert, sans avoir ces manières maniérées qui enlèvent à la politesse tout son charme et sa valeur. Elle avait une piété réelle, ancrée sur Jésus-Christ ; elle ne parlait que lors qu'elle avait à dire quelque chose de bon et d'utile; aussi avait elle,sans bruit, une grande autorité ; elle était, à la fois, une Marthe dans sa maison et une Marie aux pieds de Jésus. C'est elle qui prépara avec les enfants ce fameux souper de l'inauguration de *la Famille* offert par John Bost aux bouviers de l'Eglise et présidé par M. le Pasteur Frédéric Monod. Les anciens s'en souviennent encore, je ne parle pas du menu, mais des exhortations dont le sel après 50 ans n'a pas perdu sa saveur. Mlle Peloux, décédée en 1874 a été remplacée par Mlle Elise Bourgougnon qui était déjà depuis 15 ans à la maison comme institutrice : ce long stage et son intimité avec Mlle Peloux l'avaient préparée à cette nouvelle tâche. Toutes deux jusqu'à la fin de leur vie, ont été de précieuses auxiliaires. On peut dire que Dieu les avait choisies et préparées pour John Bost et pour

toutes les enfants qui tour à tour se succédaient dans cette maison.

*
* *

Quelles étaient les vues de John Bost sur l'éducation des jeunes filles ? sur la discipline intérieure ? sur l'enseignement primaire ? surtout sur l'enseignement spirituel ?

Voici ce que j'ai trouvé en relisant les anciens et précieux bulletins rédigés par lui.

Travail manuel

« Les jeunes filles doivent être dressées à tous les travaux domestiques. En 1856, elles étaient obligées pour laver le linge de la maison de se rendre à la rivière (la Dordogne) distante de Laforce de plus d'une demi-heure. Ces courses avaient lieu trois fois par semaine et présentaient des difficultés sans nombre ». C'est alors que fut construit, au dessous du Presbytère, le réservoir et le lavoir encore existants. « Pour notre famille ce lavoir est d'un avantage inappréciable. En été, nos enfants sont à quatre heures du matin au ruisseau (c'est le vocable du pays pour désigner le lavoir) et le soir à 4 heures le linge d'une blancheur remarquable est complètement sec. Il

remplit un autre but non moins précieux pendant l'été, il sert de baignoire à nos enfants. Le bassin est exposé en plein midi, les eaux le soir sont presque tièdes. Il n'y a qu'une voix parmi nos amis pour nous féliciter de cette heureuse innovation ». (Rapport de 1856, pages 16 à 22). « Préparer nos jeunes filles aux devoirs pratiques de la vie, c'est notre désir, notre devoir. Elles appartiennent toutes à cette classe de la société qui, plus spécialement doit manger son pain à la sueur de son visage; nous ne le perdons pas de vue ; aussi, nous efforçons-nous de les placer, dès leur entrée dans notre famille, en face des réalités de la vie. Le luxe est scrupuleusement exclu de chez nous et souvent nous avons été obligés de renvoyer les trousseaux apportés par les enfants, pour les remplacer par des vêtements plus simples. Le luxe a fait invasion depuis peu d'années surtout dans les classes laborieuses ; nous le déplorons et nous faisons ce qui dépend de nous pour inculquer à nos jeunes filles ce précepte de l'apôtre : « Cherchez non la parure extérieure qui consiste à s'entrelacer les cheveux, à porter des bijoux d'or, à mettre de riches vêtements, mais la beauté

cachée du cœur, le charme impérissable d'un esprit doux et tranquille ; voilà la vraie richesse aux yeux de Dieu (I Pierre III, 3, 4) ». Dès, leur arrivée elles sont initiées à tout le service de la maison. *Nous n'avons pas de domestiques*. Elles font la cuisine (il y avait alors 78 pensionnaires présentes et 4 attendues d'un jour à l'autre : total 82), celle des élèves comme celle des directrices. Elles pétrissent le pain, elles soignent les vaches et les porcs. Elles lavent tout le linge de la maison et le repassent. En été, ce sont elles qui arrosent le jardin. Enfin, elles sont exercées à tous les travaux auxquels une domestique peut être appelée dans une maison bourgeoise. A l'ouvroir elles sont habituées à faire *toute espèce de couture* et nous les exerçons surtout à raccommoder le linge et à réparer de vieux vêtements. »

« Nos grandes filles, *en très petit nombre depuis deux ans*, s'occupent du soin des petites, surveillent leur toilette et remplissent auprès d'elles, l'office de bonnes d'enfants. Nous exigeons que toutes choses soient faites avec le plus grand ordre et la plus grande propreté et ce n'est pas là le côté le plus facile

de notre tâche ». (Rapport de 1857, pages 12 à 15).

En 1858, John Bost revient encore sur ce qu'il a dit et redit, car un clou ne s'enfonce pas d'un seul coup de marteau et la répétition n'est pas seulement une figure de rhétorique. Après avoir rappelé les critiques faites aux orphelinats où la personnalité et les énergies morales de l'enfant ne se développent pas ou tout au moins que très imparfaitement, parce qu'elles ne sont pas sollicitées à s'exercer, il dit, page 13 : « Nous n'avons pas de servantes, nos jeunes filles sont tenues à vaquer à tous les travaux du ménage. Elles font la cuisine des élèves celle des directrices... Il est vrai que l'ordinaire de la maison, celui des Directrices comme celui des élèves, est très simple. Nous ne nous flattons pas de faire d'habiles cuisinières mais si une fois, la jeune fille a été habituée à faire un petit ordinaire proprement et promptement, elle saura sous la direction d'une maîtresse habile acquérir bien vite ce qui lui manque. »

Travail intellectuel

« Le travail manuel vous le voyez avait la

plus grosse part. L'instruction cependant n'était pas négligée ; elle était nettement limitée. Elle se bornait aux éléments indispensables de lecture, d'écriture, d'orthographe, de calcul et à quelques notions de géographie. On y cultivait cependant avec beaucoup de soin, le chant, et l'une des choses qui frappent le plus les visiteurs, c'est l'ensemble et la précision avec laquelle ces jeunes filles exécutent les morceaux les plus difficiles de notre répertoire sacré.

Instruction religieuse. « Elle est faite avec le plus grand soin. Mais, c'est surtout l'éducation spirituelle que M. Bost a en vue. Aussi s'est-il attaché, par dessus tout, à choisir pour Directrices des personnes d'une piété éprouvée afin de réaliser autant que possible la *Famille Evangélique*. Elevées ainsi dans une atmosphère où souffle constamment un esprit chrétien ces jeunes filles sont dans des conditions plus favorables que la plupart des enfants de nos Eglises ; et s'il est un danger pour elles, pour celles surtout qui devront plus tard servir comme domestiques, s'il est, dis-je, un danger contre lequel il faille les prémunir, c'est qu'elles ne s'aperçoivent trop facilement de

leur supériorité. Quoique la maison soit tenue avec la plus grande simplicité, l'ordre qui y règne; l'intelligence avec laquelle tout est conduit; l'ensemble vraiment remarquable avec lequel tout marche; la puisssance d'assimilation qu'exerce *la Famille* sur tous les enfants qui y entrent; la transformation générale et subite qui s'opère dans toute leur manière d'être; tous ces avantages qui sont autant de titres de gloire pour l'établissement constituent en même temps un danger réel pour ces enfants et je n'hésiterais pas à le signaler à M. Bost si son œil clairvoyant ne l'avait déjà aperçu et n'y veillait ». Deux lettres sur les œuvres de Laforce (pages 13 à 16). Il ne faut pas, en effet s'enorgueillir. Nos enfants à leur entrée sont le plus souvent, fort ignorantes. C'est ainsi qu'à propos de l'arbre de Noël, John Bost demandait à l'une d'elles pourquoi l'Eternel avait défendu à Adam de manger des fruits de l'arbre du jardin? Parce qu'ils n'étaient pas mûrs lui répondit l'enfant. A leur sortie, la modestie n'est pas non plus de trop dans leurs bagages.

J'ai nommé les collaborateurs et les collaboratrices de John Bost qu'il rencontra au début de son œuvre. Quelques années après il s'ad-

joignit une aide précieuse entre toutes. Il y avait à Laforce une jeune fille remarquable par son caractère, son intelligence et sa piété, fort attachée aux œuvres religieuses et spécialement aux asiles qui naissaient les uns après les autres suivant les occasions fournies par le Seigneur à John Bost, et que celui-ci ne laissait jamais échapper, c'était Mlle Eugénie Ponterie qui le 2 Juillet 1861 devint Madame John Bost. Elle fut une aide précieuse à son mari ; avec lui elle travailla de toutes ses forces, de tout son cœur, donnant même de sa fortune aux heures de crise pour le bien et le développement des Asiles.

Depuis la fondation de *la Famille* jusqu'à aujourd'hui, un peu plus de sept cents enfants y ont été admises. Qu'est-il advenu d'elles ? Les unes ont été fidèles, pieuses, persévérantes. D'autres ont mal tourné. L'ivraie a toujours été mêlée au bon grain. Mais parmi celles qui nous ont navré il en est qui ont été retirées de la fange et sont mortes réconciliées avec Dieu le Père des Miséricordes et avec Jésus toujours en quête de la brebis perdue pour la ramener au bercail. Nous nous efforçons de nous tenir en relation par la correspondance, avec les

élèves qui nous quittent pour être placées en France ou à l'étranger. Les succès nous réjouissent sans nous enorgueillir; les revers nous attristent sans nous décourager. La prière est une grande force, et nous prions. L'espérance est une grande consolation et nous espérons. L'amour est une grande force, et nous aimons.

La Famille Evangélique est l'aînée d'une grande famille. Nous lui avons fait aujourd'hui une large place. Nous ne pouvons parler longtemps de ses frères et sœurs, nous nous bornons à indiquer ici le nom, la date de la naissance, et le nombre des pensionnaires qui ont été admis jusqu'à aujourd'hui.

Date de la Fondation		Nom de l'Asile	Pensionnaires reçus
24 Mai	1848	**La Famille Evangélique...**	705
1 Janvier	1855	**Béthesda**, reconstruit en 1892.	437
9 Juillet	1858	**Siloé**..........................	376
6 Mai	1862	**Eben-Hézer**	183
1 Sept.	1863	**Béthel**	208
7 Février	1881	**La Compassion**	
4 Mai	1874	**La Retraite**	93
10 Juin	1875	**Le Repos**	76
16 Mai	1878	**La Miséricorde**	92
		Total......	2170

Ainsi plus de deux mille déshérités ont été

ici recueillis, aimés, soignés, la moitié d'entre eux, au moins, jusqu'à leur dernier soupir.

Actuellement nous avons 550 pensionnaires. La mort de John Bost n'a pas été une cause d'arrêt dans son œuvre car cette œuvre était moins la sienne que celle de Dieu qui est amour, et la charité ne périt jamais. Elle s'est développée au contraire ; elle s'agrandit encore et ces progrès ne laissent pas parfois de nous préoccuper. « Homme de peu de foi », me direz-vous sans doute. Oui, vous avez raison mais tout souci ne crèverait-il pas comme bulle de savon, si nous pouvions vous dire à tous : « Frères et sœurs de grande charité ! »

J'aime les chiffres ; ils ont la précision, cela va de soi, mais ils ont aussi leur poésie. Quand on les fréquente, qu'on sait les manier, on est surpris, ravi, parfois effrayé et humilié de tout ce qu'ils disent et renferment.

En 50 ans, combien a-t-il été dépensé ?

En 50 ans, quel est le bilan des dons reçus par et pour les Asiles John Bost ?

Je vous assure que je voudrais bien le savoir et, qu'à diverses fois, j'ai failli me lancer dans ce double travail, pour moi fascinateur.

Je me suis arrêté, comme devant une ten-

tation du diable, craignant de jouer à Ezéchias montrant ses trésors aux envoyés de Bérodac, Baladan roi de Babylone.

Ce que les Asiles ont reçu depuis 50 ans des Eglises de France, de Suisse, d'Angleterre, de Hollande, d'Amérique ? Qu'importe ? Et que nous importe ce qui a été fait si nous ne sommes curieux de le savoir que pour être fiers de charités faites avant nous ou sans nous ? Cela me rappelle le mot que John Bost me jeta un jour où, tout remué d'une tournée faite dans les Asiles en sa compagnie, je lui disais : Quels sentiments de joie et de reconnaissance doivent agiter votre cœur quand vous contemplez votre œuvre ? « Mon ami, me dit-il, je ne regarde pas à ce que j'ai fait mais à ce que j'ai à faire. »

Ah ! la bonne riposte. Voilà l'homme, voilà le chrétien, voilà l'ouvrier de Dieu, ne songeant qu' à faire toujours plus, toujours mieux dans l'humilité et la fidélité entrelacées par la charité.

En conséquence, vous comprenez combien il m'est difficile de vous dire le total des sommes reçues et employées pendant les cinquante années écoulées de la vie de nos Asiles.

*
* *

Ici, une page à notrepersonnel toute d'affection et de reconnaissance.

M. Etienne Imbert directeur de *Siloé*, Mlle Jeanne Lapeyre, directrice *d'Eben-Hézer*, sont les deux seuls témoins qui nous restent de la période entière de notre cinquantenaire. Pour leur dévouement et leur désintéressement ils ont droit à la première place. Nous les saluons ici, au nom de tous, avec amour et respect. Ils se sont donnés au Seigneur tout entiers dès leur jeunesse et à leur œuvre ils ont consacré toutes leurs forces et toute leur vie. L'aube matinale et radieuse de la jeunesse a disparu le soir approche, mais si les forces physiques ont faibli, l'âme est encore jeune et vibrante. Nous avons encore besoin de leur concours, de leur expérience et vous sentez avec quelle ferveur nous demandons à Dieu de nous les conserver longtemps.

Mademoiselle Jeanne Lapeyre se remet lentement d'une grave maladie. Madame Etienne Imbert, si précieuse elle aussi pour nous, a été chancelante dans sa santé. Elle a sa part elle aussi dans les vœux ci-dessus exprimés.

Madame Dabrin directrice de la *Retraite*, est arrêtée dans son activité par la maladie.

Mademoiselle Laroche directrice de la *Miséricorde*. M. et Madame P. Bosc directeurs de *Béthel* et de la *Compassion*, Mademoiselle Sery directrice de la *Famille*, Madame Rodet, directrice du *Repos*, Mademoiselle Roger, directrice de *Béthesda*, sont à leur poste avec leurs aides, tous fournissant une somme de travail parfois excessive, mais il le faut et celui qui veut compter et ne pas être prêt à donner son concours en dehors de sa tâche habituelle et pour parer aux imprévus assez fréquents, n'est pas pour être des nôtres.

*
* *

Notre fête a son voile de deuil. Nous avons perdu le 1er mai, M. Léo Domenget, ancien magistrat et Président de notre Conseil d'Administration. Il aimait les Asiles avec passion. Malgré la difficulté qu'il avait à se mouvoir, il ne manquait jamais les réunions du Comité, quelque temps qu'il fît. Toute fatigue était oubliée dès qu'il était au milieu de nous. Il nous inspirait le respect et l'affection. Il nous est doux et triste de rappeler sa mémoire. Voici ce

qu'écrivait de lui, dans le « *Huguenot du Sud-Ouest* » M. le pasteur Laforgue :

« Dieu vient de le rappeler à Lui après une longue et laborieuse vie. Comme juriste et comme magistrat, malgré bien des déboires, malgré la maladie, il a courageusement et obstinément travaillé. Dans l'Eglise et dans nos Synodes il a déployé aussi une activité infatigable. C'était un homme de devoir, un intègre et un inflexible. Cette raideur de principes n'excluait pas la bienveillance et la bonhomie de l'accueil. Il était patient et doux envers les petits, ennemi des mesures extrêmes et des faits irréparables, mettant de la discrétion et de la politesse, de la vraie, à tout ce qu'il disait.

« Je l'ai surtout connu dans les commissions synodales et dans le Conseil d'administration des Asiles de Laforce. C'est là qu'il nous étonnait par la variété et la précision de ses connaissances et les ressources de son esprit.

Sa conscience était délicate, exigeante et modeste et si quelques-uns ont pu le taxer d'intransigeant et d'irréconciliable, qu'ils ne s'imaginent pas l'avoir diminué. En ce temps de compromis intéressés et de complaisance

faciles rien ne peut mieux mettre en relief le caractère d'un homme et donner une juste idée de sa valeur.

« Il s'est endormi à 79 ans, dans une fin douce et presque inconsciente. Les ténèbres de la mort ont envahi ses yeux et il pensait que ce n'étaient encore que les ténèbres de la nuit. Il s'est réveillé dans la pleine et éternelle lumière. Il avait cru ; il sait maintenant et il voit.

La cérémonie funèbre avait réuni à Malauger une assistance émue et respectueuse. M. le pasteur Labrousse dans une allocution très simple et très belle, où l'on sentait battre le cœur du pasteur et de l'ami a marqué les traits principaux de la physionomie de M. Domenget et a dit l'estime et l'affection qu'il avait inspirées autour de lui. M. Rayroux, directeur des Asiles de Laforce, a exprimé le respect, le regret et l'attachement fidèle des Asiles pour celui qui leur avait donné tout son cœur. Le président de la commission exécutive du Synode a dit ensuite adieu, au nom des Eglises et des pasteurs du Synode de Gironde et Dordogne, au laïque croyant, dévoué, laborieux qui jusqu'à la fin, a gardé le souci de la pros-

périté de l'Eglise et de l'avancement du règne de Dieu.

Au cimetière, après la lecture de la liturgie, M. Henri Couve vice-président de notre Conseil d'administration a prononcé le discours suivant qui est bien l'expression exacte de nos sentiments.

Discours de M. Henri COUVE

C'est avec une douloureuse émotion que je viens, au nom du Conseil d'Administration des Asiles John Bost, rendre un suprême hommage de respect et d'affection à la mémoire de notre vénéré président M. Léo Domenget.

Il ne m'appartient pas de dire ce qu'il a été comme magistrat avec sa vaste érudition, son ferme bon sens et son inaltérable probité ni comme membre influent de l'Eglise avec sa foi vaillante et ses fermes convictions qu'il se plaisait à affirmer. Je ne veux parler de lui que comme Président du Conseil et surtout comme ami, comme véritable ami des Asiles.

Associé dès la première heure à l'œuvre de John Bost, il a assisté à ses débuts et à ses développements et, depuis la mort de l'éminent fondateur des Asiles, il a rempli les fonctions

du Président du Conseil avec une autorité et surtout avec un ardent amour pour les œuvres auxquelles il avait donné tout son cœur et la meilleure part de sa vie: Il leur a prodigué, sans compter, son temps, son activité, son zèle jamais lassé.

D'un accueil bienveillant, d'un caractère enjoué, malgré les années il savait avoir un mot aimable pour chacun, trouver à l'occasion une parole piquante et jamais méchante, toujours courtois et de bonne humeur, ne faisant pas sentir son autorité et sachant s'incliner devant les opinions de ses collègues s'il les trouvait justes.

Et surtout de quelle tendresse il aimait les Asiles ! Avec quelle vaillance, en dépit du poids des années et de l'infirmité qui lui rendait la marche pénible il arrivait en avance aux séances du Conseil, sans se soucier des fatigues ni des intempéries ! Il a été et il demeure parmi nous un exemple et un modèle.

A vrai dire, les Asiles lui ont rendu en bénédictions ce qu'ils ont reçu de lui ; ils lui doivent et ils lui donnent un souvenir ému et reconnaissant et ses successeurs en portant le fardeau qui lui a été ravi, garderont précieuse-

ment sa mémoire et n'oublieront pas qu'ils ont après lui, la garde des traditions léguées par John Bost dont les œuvres sont fondées sur la foi et l'amour chrétien agissant par la charité.

Notre tristesse personnelle s'efface maintenant devant la douleur profonde de ses parents, de ses enfants, de sa veuve surtout qui, dans une longue intimité de quarante-huit années, a montré un parfait dévouement que justifiait une affection touchante et partagée.

Les consolations humaines sont impuissantes en face des grandes douleurs. Dieu est le seul consolateur. M[me] Domenget le sait mieux que moi et je demande à Dieu de se tenir près d'elle et d'adoucir l'amertume de la séparation. Son digne mari savait regarder en haut et c'est là que désormais, il faut le contempler au milieu des splendeurs de la lumineuse réalité, dans la gloire promise par Dieu à ses enfants. »

Nous marquons encore d'un trait particulier de sympathie et de regret, la mort de M. A. du Peyrou, membre lui aussi de notre Conseil ; de M. A. Throen, pasteur à Marseille, enlevé en pleine jeunesse et en plein talent, perte immense pour les siens et pour l'Eglise ; —

de Mme Oberkampff, née Guizot, chrétienne à la piété si ferme et si attirante ; — de Mme A. Wetzel dont le sourire manque à notre fête d'aujourd'hui.

Voici la longue liste de nos bienfaiteurs, à nous connus, que Dieu a repris dans le cours de cet exercice :

M. le pasteur MINAULT, assassiné à Madagascar.

M. le doct^r L. BOVET-WOLF, de Neuchâtel.

M. J. B. BOISSONNAS, de Paris.

M. le pasteur A. THROEN, de Marseille.

Mme BRUÉRE-CHABRAND, de Châtillon-sur-Loire.

M. le docteur Th. BRUNET, de Bergerac.

M. Adolphe FAURE, de Montmeyran.

M. A. du PEYROU, membre du Conseil des Asiles, de Bergerac.

Mme Th. PEYRARD, née PONSONNET, de Champis.

Mme J. GRASSET, née COUVE, de Bordeaux.

Mme ROEHRICH, née MEYNADIER, de Genève.

Mme Ve BARDE, née de GALLATIN, de Genève.

Mme Ve Henri HARLÉ, de Paris.

Miss SARGEANT, de Paris.

M. GAILLARD de WITT, de Paris.

Mme Aug. WETZEL, de Bordeaux.

M. Ch. W. VAN de WELDE, de Besançon.

Mme E. OBERKAMPFF, née GUIZOT, d'Alais.

Mme ROLLIN, de Paris.

Mme Ve POUTON, de Marseille.

Mme Ve JOUARD, née PONS, de Santenay

M. Paul de MADAILLAN, à Jaure, près Bergerac.

M. Léo DOMENGET, Président du Conseil des Asiles, à Malauger, près Bergerac.

Notice historique de la fondation des Asiles, telle que l'a narrée notre cher ami John Bost.

Le 24 mai 1848, La Famille ouvrait ses portes à trois classes de jeunes filles : 1° l'orpheline de tout âge ; 2° la jeune fille issue d'union illégitime ; 3° des jeunes filles placées dans des circonstances très difficiles. A cette époque, il n'existait pas en France d'Asiles semblables et toutes les églises appelaient de leurs vœux la fondation d'un établissement qui pût recueillir ces jeunes filles, exposées à des dangers imminents.

Des cirsconstances particulières m'avaient amené à exercer mon ministère à Laforce. A peine installé, je cherchai à exécuter le plan de cette fondation si désirée. Le souvenir de mes visites dans les hôpitaux de Paris, alors que j'étais artiste, le cri que me fit entendre une mère trop jeune ; « Si vous saviez ce que c'est que d'être laissée orpheline à quinze ans dans les rues de Paris ; » le cri plus aigu encore d'une jeune fille qui se précipite à mes pieds en s'écriant « Sauvez-moi ; » un ami qui m'envoyait de Pise une petite orpheline de cinq ans ; bien d'autres faits que je ne puis citer me décidèrent à fonder La Famille. — Je soumis ce plan à MM. Adolphe Monod, G. de Félice, Bonifas père, professeurs à la Faculté de Montauban ; Marzials, pasteur : Babut père, et à Mme Babut, qui l'examinèrent dans ses détails et dans son ensemble. — Ce plan réunit tous les suffrages. Une lettre de recommandation fut signée par ces Messieurs et j'entrepris ma première tournée de collecte. Je ne dirai pas par quelles épreuves je dus passer, toutes mes peines sont oubliées. Je revins à Laforce, rapportant la somme voulue, et deux ans après La Famille était fondée pour recevoir quarante jeunes filles.

Je rencontrai chez mes paroissiens un zèle digne de tout éloge ; ils transportèrent gratuitement tous les matériaux pour cette importante construction.

La Famille a dû être agrandie ; des terrains ont été achetés et à ce jour elle compte quatre-vingt-sept jeunes filles. L'instruction, l'éducation que nous donnons à nos enfants ont pour but de les préparer à devenir des servantes. Tout est dirigé dan ce but. Dès leur entrée elle sont initiées à tous les travaux du ménage. Celles qui annoncent une aptitude spéciale pour l'étude reçoivent une instruction qui leur permet de prendre leur brevet.—Nos jeunes filles sont placées dans toutes les parties du monde. Le plus grand nombre cependant restent en France. La Directrice et la cuisinière de la *Miséricorde*, l'infirmière en chef du *Repos* sont d'anciennes élèves de la Famille.

Les lettres que nous recevons de nos élèves nous disent combien précieuse a été pour elles cette chère « Famille, » qui les a préservées du vice pour leur créer une position honorable. D'autres nous écrivent ; « Vous m'avez élevée je demande pour ma fille le même privilège, je ne connais qu'une maison où je puisse déposer ma chère fille, c'est la Famille. »

La fondation de la Famille fut saluée avec joie, mais nos amis perdirent de vue le but de cet asile. Dans les orphelinats déjà existants, comme dans beaucoup de familles se trouvaient des jeunes filles faibles d'esprit, idiotes ou imbéciles, des infirmes, des incurables, des jeunes filles aveugles ou menacées de cécité.

« Recevez, nous écrivait-on souvent, recevez ma protégée je vous en prie. C'est un cas si intéressant. Hélas ! elle est idiote la mère l'est aussi, la grand-mère l'était ; il y a urgence, l'idiote a quatorze ans ; il est à craindre qu'elle ne subisse le sort de sa mère. »

« .... Une de nos chères orphelines se meurt de la poitrine, elle est incurable, nos règlements ne nous permettent pas de la garder, nous allons vous l'envoyer.... »

« ... Nous avons une jeune aveugle orpheline exposée à toute sorte de dangers, ouvrez-lui les portes de votre Asile si bien nommé La Famille.... »

La Famille ne pouvait être transformée en hôpital. Les demandes d'admission étaient nombreuses et je prévoyais bien qu'il faudrait fonder un nouvel asile. Mais oserai-je affronter un deuxième voyage de collecte? Une fois, c'est déjà beaucoup mais deux fois! d'autre part, l'entretien de la Famille nécessitait déjà de fortes dépenses.

Un jour je reçus de Paris une lettre conçue en ces termes: «.... Je vous supplie de recevoir une pauvre petite créature qui est dans les circonstances les plus tristes: elle a été ramassée sur un tas de fumier, la mère est en prison. Impossible de refuser cette admission dans votre Famille....» L'enfant ajoutait-on, avait tous les caractères de l'imbécillité.—Je ne pouvais hésiter, et répondis tout de suite: «C'est impossible la Famille ne saurait recueillir des idiotes, ne l'envoyez pas.»

Ma lettre était à peine à la poste qu'un omnibus stationnait devant mon presbytère. — Ma domestique m'annonce des visites et me remet une lettre. Je lus: «Nous ne pouvons attendre votre réponse, et nous vous envoyons l'idiote.— Nous vous demandons pardon, mais nous ne pouvons agir autrement....»

Je me précipite dans le vestibule et je vois, dans un angle à terre, une masse informe, c'était l'idiote. A l'autre angle debout était ma pauvre domestique.—La voiture était repartie avec la personne qui avait amené l'enfant. Et voilà dans mon délicieux presbytère, le pauvre pasteur, sa fidèle domestique et la petite idiote, trois personnes dont deux croient rêver et se demandent où elles sont et ce qui se passe. Un balai était à notre portée vous comprenez? Ma domestique courut prévenir les Directrices de la Famille, elle pensait devoir la leur remettre. Je sortis et les laissai procéder au nettoyage de l'enfant! Quelle œuvre! Deux heures après, en rentrant, je trouvai l'idiote, vêtue de vêtements propres. On lui avait donné les premiers, les deuxièmes et les troisièmes soins. La tête avait été rasée, cela était nécessaire. — La petite était étendue dans le corridor, couvrant

le plancher de sa bave ; ma domestique me regardait mais pas en face.

La Famille avait déjà reçu comme exception l'idiote de quatorze ans mentionnée plus haut. N'y avait-il pas un appel de Dieu à fonder un nouvel Asile ? Mais où ? Dans mon presbytère ?... Ce presbytère recevait souvent des amis en visite venant de Paris, de la Suisse ou d'Angleterre. Ne serait-ce pas le leur fermer à l'avenir ou même me mettre dans l'impossibilité d'exercer l'hospitalité envers ceux qui voudraient visiter notre Famille pour lui faire du bien ? Cette maison si propre, ces murs blancs si biens tenus qui excitaient l'admiration de tous, qu'allaient-ils devenir ? Je réfléchis un instant puis j'appelai : « *Ton* » — (C'était le nom de ma domestique.) « Monsieur. »

La conversation en resta là, mais Ton fondit en larmes. L'émotion me gagna : elle avait compris.

Le lendemain les deux idiotes étaient installées au presbytère. La mère de Ton vint loger chez moi et consentit à les prendre dans sa chambre. Ton se chargeait de leur toilette, de leur repas et de leurs promenades, et moi, je m'occupai de l'éducation des idiotes ou plutôt de la mienne.

Passons rapidement par-dessus les premiers mois d'épreuve, d'aversion croissante pour l'éducation des idiotes. Pourrai-je cependant oublier le jour ou ces deux enfants, accompagnées de mon harmonium, se mirent à chanter d'une voix pure un petit cantique ? Non, pas plus que celui où elles dirent au docteur qui venait me voir : « Donnez-moi votre chapeau, monsieur. Je vois encore l'attendrissement de ce bon docteur, ami si dévoué des Asiles, s'écriant : « Que leur avez-vous donc fait ? Elles parlent ? »

L'éducation des idiotes était donc possible. Il fallut songer à la création d'un Asile. Des orphelines incurables, des aveugles étaient provisoirement placées dans la Famille. Je louai une petite maison et la fis approprier pour recevoir nos malades.

Elle fut ouverte le 1er Janvier 1855. Un service de dédicace bien modeste eut lieu. Ceux qui y ont assisté ne l'oublieront pas. L'œuvre grandissait ; le local devint trop petit. Une propriété de douze hectares en plein rapport me fut offerte ; elle avait des vignes, des prés, de l'eau, des arbres fruitiers, de charmants ombrages sur le versant de la colline. Le prix était de 45,000 francs. Où trouver cette somme?

Je partis « sans savoir où j'allais, » mais je me trouvai à Paris. Le 30 mars, dans les salons de la vénérable Mme André Walther, eut lieu une première réunion en faveur de *Béthesda*. Le cher Adolphe Monod, déjà malade, la présidait. Tous les cœurs étaient attendris. La cause était gagnée et la collecte fut abondante. De Paris je me rendis en Angleterre. Au mois de juin, je rentrai à Laforce, la propriété fut achetée, et, le 15 novembre 1855, l'Asile de Béthesda (Jean V, 2, 3) fut consacré au Seigneur en présence d'un immense concours d'amis.

Béthesda a été considérablement agrandi. La maison est entourée de jardins, de haies vertes qui servent de murailles. Que de cœurs brisés ont été reçus depuis lors dans cet Asile, où bien des larmes ont été séchées, et où tant de créatures chétives ont été rendues à la vie, à la santé. Les maladies, les infirmités les plus diverses se sont données rendez-vous sous ce toit.

Il avait fallu faire subir à mon presbytère une réparation importante, raboter les planchers, blanchir à plusieurs couches les murailles. Le calme avait reparu dans cette paisible habitation; elle n'était plus « hantée par les malins esprits, » par les « génies malfaisants. » Que n'a-t-on pas dit sur les pauvres idiots, sur ces créatures redoutables, ces démons dangereux. C'est ainsi qu'on appelait mes enfants adoptifs, les idiotes.

Le presbytère devait recevoir un autre baptême : « Les garçons ne valent-ils pas les filles ? » s'était écrié un jeune homme perclus de tous ses membres, choréique martyr d'une ma-

râtre, quand on lui dit que l'Asile de Béthesda ne recevait que des filles.

Ce cri de désespoir fut pour moi une révélation et je décidai la fondation de *Siloé*. Mon presbytère s'ouvrit pour ce pauvre choréique, pour un jeune cul-de-jatte, pour un orphelin poitrinaire et pour un aimable petit garçon couvert de plaies, auquel les médecins avaient déclaré que l'amputation de la jambe était impossible, qu'il faudrait amputer tout le corps. C'est ainsi qu'il s'exprima (c'est textuel), en saisissant mes mains avec effusion.

La fondation de Siloé fut bientôt connue de toutes les Eglises, et je reçus de nombreuses demandes d'admission pour les orphelins incurables, idiots, aveugles. Le presbytère devint trop petit pour contenir les malades.

Sur le versant du côteau se trouvait à vendre deux masures attenantes l'une à l'autre. Je les achetai, et, après les réparations les plus urgentes, nos malades y furent installés sous la direction d'un infirmier et de sa femme, qui nous inspiraient toute confiance. Les orphelinats nous envoyaient leurs incurables, les idiots et les aveugles qui compliquaient la marche régulière de leur œuvre. Le temps des petits commencements étaient passé ; il fallut créer à Siloé sa demeure définitive. Une propriété à trois kilomètres de Laforce fut achetée ; des constructions importantes y furent faites, et la direction de cet Asile fut confiée au vénérable M. Castel et à sa digne compagne, qui, pendant sept années, ont consacré leur vie au soulagement de cette famille d'affligés.

« Reposez-vous, cher ami, » m'écrivait-on de tous côtés ; « laissez agir les autres ; » d'ailleurs, il est dit : « Qui trop embrasse mal étreint. » L'Évangile n'a pas dit cela.

Ah oui ! laissez agir les autres, que ce serait admirable si « les autres » voulaient agir et que les charges fussent réparties d'une manière égale dans l'Eglise Chrétienne !

Nous avions dans l'Asile de Béthesda deux jeunes filles qui nous avaient été envoyées ayant des crises nerveuses. Les certificats des médecins, malgré nos instantes prières, n'avaient pas dit d'une manière précise ce qu'étaient ces crises. Hélas! nous avions sous les yeux deux épileptiques. Elles répandaient la terreur parmi leurs compagnes infirmes et nos idiotes reculaient d'épouvante. Les aveugles, de leur côté, subissaient le contre-coup de cette terreur qui troublaient l'Asile à la réapparition de chaque crise.

Sur le conseil des médecins, je m'étais absolument interdit d'admettre des épileptiques. Les demandes d'admission pour ces pauvres créatures étaient nombreuses, et sur mon bureau se trouvait un paquet de lettres avec cette annotation : « Refus pour cause d'épilepsie. »

Mais elles étaient sous nos yeux, dans l'Asile de Béthesda, ces pauvres épileptiques. Que fallait-il en faire? Il n'y avait aucun Asile pour elles. Les garder dans Béthesda, c'était compromettre notre Œuvre. Les directrices elles-même reculaient d'épouvante à la vue de ces affreuses crises.

Les recevoir dans mon presbytère? Cette fois c'était impossible. C'était fermer la porte à mes paroissiens, à mes nombreux visiteurs; disons tout, c'était m'exposer, après mes fatigues du jour à des émotions qui auraient pu devenir funestes.

Ouvrir un nouvel Asile? Tout préoccupé, soucieux, ne sachant que devenir et répétant ces paroles : « Laissez agir les autres; qui trop embrasse mal étreint, » je sentais mon cœur devenir lâche, quand une lettre de la vénérable M[me] François Delessert me fut apportée. J'y lus... « Une jeune Suissesse, âgée de dix-neuf ans, a des crises d'épilepsie qui l'ont rendue difforme, on ne veut la recevoir dans aucun Asile. La Société helvétique ne sait qu'en faire. La mère de cette malheureuse vient de mourir; elle est seule, orpheline, dans un obscur réduit et n'a personne pour la soigner. »

Je lisais encore la lettre lorsqu'on vint me chercher pour aller en toute hâte à Béthesda. Je me rendis dans cet Asile et trouvai toutes nos malades groupées dans le jardin, en proie à la plus vive agitation. Dans la lingerie était étendue, presque immobile, une de nos épileptiques, les directrices seules étaient restées près d'elle. Je fus reçu par ces paroles : « Nous ne pouvons suffire à la tâche; nos enfants deviendront toutes épileptiques, elles ont tellement peur pendant la nuit. »

Ma coupe débordait. Je décidai la fondation d'un nouvel Asile, et, regardant en haut, je m'écriai : « Eben-Hézer ! » (jusqu'ici l'Eternel nous a secourus). Je me rendis alors auprès de nos filles et leur annonçai la création d'Eben-Hézer. Nos directrices s'approchèrent, après avoir déposé leur malade sur de bons matelas. Nous reprîmes courage et fîmes immédiatement nos plans pour le nouvel Asile.

Le calme avait reparu, et bientôt je me retrouvai seul à la même place devant ce Béthesda qui, déjà, m'avait causé tant de soucis, mais qui aussi avait été pour moi une source de tant de joie.

Seul ! Non; je venais de me mettre au service de mon Maître; je le sentais près de moi.

Au nord de la propriété de Béthesda se trouvaient deux masures occupées par des voisins qu'il était bon d'éloigner. Peu de jours après, elles m'appartenaient. Les ouvriers furent mis à l'œuvre pour approprier une petite maison qui pût recevoir dix pensionnaires avec leurs directrices. Je leur donnai deux mois pour que le tout fût achevé.

Je partis ensuite pour Paris, sachant que des épreuves m'y attendaient. Une réunion publique avait été convoquée dans le temple de la Rédemption; c'était le 4 février 1862. Le vénérable M. François Delessert la présidait. Auprès de lui se trouvaient réunis la plus grande partie des pasteurs de Paris, et l'auditoire était nombreux. Après avoir rendu compte de la

marche des Asiles La Famille, Béthesda, Siloé, j'allais annoncer la fondation de l'Asile Eben-Hézer, mais un frisson glaça tous mes membres, le temple semblait tourner autour de moi, quand la scène de Béthesda, mentionnée plus haut, se retraça à mes yeux, et je m'écriai : « Je vous annonce la fondation d'un nouvel Asile. » A ce moment les messieurs prirent leurs chapeaux, les dames se levèrent, et j'allais me trouver seul avec mon Eben-Hézer dans le cœur. D'une voix tremblante d'émotion, je m'écriai : « C'est pour les orphelins épileptiques. » On m'a dit depuis que j'avais prononcé ce mot « épileptiques » avec un tel accent de douleur et de sympathie que personne n'osa bouger. En effet, l'auditoire reprit sa place. Je lus quelques lettres dans lesquelles on me suppliait de recevoir les épileptiques. Je racontai la scène qui s'était passée à Béthesda. Le vénérable président se leva, me tendit la main, et, avec une émotion visible, me dit ; « Nous vous aiderons ; je vous donnerai mille francs, et plus encore, si vous voulez. » Des Messieurs s'approchèrent de l'estrade, me remirent leurs cartes en ajoutant : « Venez nous voir, nous avons tout compris. »

La cause était gagnée sans discours, sans paroles. Le 21 avril 1862, la dédicace de cet Asile se fit sous la présidence de M. le professeur G. de Félice. Plus de deux mille personnes assistaient à cette solennité. Trois épileptiques étaient dans leurs lits, cachées par les arbres du jardin. Au moment de la prière, quatre hommes soulevèrent l'un de ces lits sur lequel était couchée une petite épileptique. L'émotion avait gagné tous les cœurs. M. le Pasteur Bastie, chargé du premier discours, se leva et, d'une voix pleine de larmes, dit : « Après une scène comme celle dont nous avons été témoin, on ne parle pas. »

Eben-Hézer a été considérablement agrandi. Quelques chambres particulières pour des cas spéciaux ont été ajoutées. Une hydrothérapie avec tous ses accessoires termine nos bâtiments

Ce sont nos amis de Mulhouse, par la sympathie active de la famille Siegfried, qui nous ont fait don de ce complément indispensable de notre Œuvre.

Les journaux ont rendu compte de la dédicace d'Eben-Hézer. Les épileptiques, disait-on, ont leur avenir assuré. Laforce ouvre ses portes aux souffrances les plus cruelles. Nos amis en concluaient que les garçons comme les filles seraient admis dans l'Asile Eben-Hézer et qu'on pouvait envoyer les orphelins épileptiques, sur « cette terre de la charité, » comme l'appelle M. le pasteur Monbrun.

Il nous en a coûté de refuser à des amis dévoués l'admission de leurs protégés, et de ne pouvoir procurer à de pauvres garçons épileptiques les soins que nécessitait leur état. Nous avons supplié les chrétiens d'ouvrir un Asile pour les épileptiques, mais c'était à Laforce que cette Œuvre devait trouver sa place.

Un jour, je reçus une lettre de Neuchâtel. Un ami, bien cher, que je ne connaissais pas alors, me priait de recevoir un garçon de douze ans; il ajoutait: « Nous nous sommes adressés à tous les Asiles de Suisse et d'Allemagne; nous n'obtenons que des refus. Il serait admis dans un Asile d'aveugles, mais il est idiot, on n'en veut pas. Il entrerait dans une maison de sourds-muets, mais infirme et presque paralysé, on ne peut le recevoir. De plus, il est épileptique. »

Quelques mois se passèrent avant que la question qui m'oppressait pût être résolue. « Envoyez-le-moi : fut ma réponse. et la fondation de Béthel fut décidée, *Prince*, c'était son nom, fut la première pierre de l'édifice. Prince, était aveugle, sourd-muet, idiot, paralytique et épileptique.

La porte une fois ouverte, il n'y avait plus moyen de la fermer. Les pauvres garçons qui attendaient en soupirant la fondation de l'Asile qui devait les recevoir, nous arrivèrent. Nous ne pouvions les repousser. Au temps du Sauveur, les

disciples disaient : « Renvoie-les, car ils crient après toi. » Mais Jésus disait : « *Amenez-le-moi* » (Marc IX). Que tous les chrétiens méditent cette parole.

Les débuts furent très modestes, il en fut de même pour tous nos Asiles, mais Dieu ne méprise pas les petits commencements.

Aujourd'hui Béthel est situé à côté de l'Asile de Siloé. Il a ses constructions particulières, ses terres, sa comptabilité. Par son développement rapide, il a pris place à côté de ses devanciers, et occupe une grande place dans le cœur des amis qui nous visitent. Bien des familles en lisant ces lignes essuieront une larme et diront : « Mon fils y a été aimé, il était bien soigné, et à sa dernière heure nous savons que ses parents adoptifs veillaient sur lui »

Quelque temps après la fondation de Béthel et lorsque je croyais avoir ouvert un refuge aux plus grands maux, des demandes d'une autre nature vinrent imposer à mon cœur la fondation d'une œuvre nouvelle. « C'était bien à Laforce que l'idée du *Repos* devait prendre naissance » nous écrivait une amie, lorsqu'elle apprit que cet Asile était en projet. Offrir aux veuves délaissées qui avaient connu la prospérité, aux institutrices, aux maîtresses d'école qui ont dépensé leur vie à élever les enfants des autres, une retraite honorable quand, épuisées et sans ressources, elles doivent renoncer à leur belle mission : telle est en effet la pensée qui a présidé à la fondation de cette Œuvre. Son apparition a été saluée avec un sentiment de vraie sympathie. Et cependant, de tous nos asiles, c'est le Repos qui a soulevé le plus d'objections. Pourra-t-on réussir à établir une cordiale entente entre tant de caractères divers, aigris peut-être par la souffrance, la maladie ou des épreuves de toutes sortes ? « Ayant goûté de l'indépendance, les malades pourront-elles accepter la discipline de la maison ? « Pourrez-vous éviter les jalousies, me disait-on, lorsqu'il faudra donner à une

malade des soins spéciaux, et peut-être une nourriture particulière ? »

Ah ! des objections ! j'en ai entendu et je pourrais en remplir tous les appartements du Repos. Il est bon d'examiner toutes choses et de retenir ce qui est bon.

Pendant des années mon plan est resté sur le papier, j'ai pris note des difficultés qui m'étaient signalées, et lorsque enfin ce plan eut été bien mûri, je me mis à l'œuvre.

Déjà l'Asile de Béthesda me donnait d'utiles leçons. Des veuves, des institutrices, des demoiselles âgées infirmes occupaient de petits dortoirs et prenaient leurs repas avec les enfants. La discipline de la maison les gênaient, mais elles étaient à Béthesda parce que le Repos n'existait pas, et qu'elles auraient été sans asile si nous ne les avions pas recueillies. Ces dames étaient pour la direction une source d'ennuis incessants.

Que de lettres je recevais dans lesquelles on me suppliait de « trouver une petite place, une petite chambre pour une charmante institutrice malade, mourante. « Nous demandons une chambre particulière pour une veuve malade si intéressante. » voilà ce qu'on nous écrivait, mais, ces chambres particulières, nous ne les avions pas et nos refus étaient aussi absolus que les demandes avaient été instantes.

Dans les cas de maladies graves, nous souffrions aussi de cet état de choses. Nos mourantes avaient besoin de recueillement et de soins qui réclamaient l'isolement. L'heure était venue où mes indécisions devaient prendre fin et j'annonçai aux Eglises de France la fondation du *Repos*. Ce nom de *Repos* fit sourire bien des personnes il résumait mes désirs et mes espérances sur cet Asile. Il fut maintenu.

Le plan longuement étudié, un peu modifié, puis approuvé par le conseil fut adopté. Il comprend un vaste salon, une salle à manger pouvant contenir cinquante personnes. Quarante chambres, les infirmeries, de vastes corridors, des jardins, des

bosquets autour de la maison, voilà le Repos dans sa partie matérielle. Il domine la splendide plaine de la Dordogne.

Cet Asile fut ouvert en présence d'un immense auditoire, le 10 juin 1875, sous la présidence de M. le professeur Jules de Seynes. Le matin de ce même jour, une prédication émouvante de M. le pasteur Coulin de Genève nous avait préparés pour la solennité qui allait suivre.

Après les travaux, les luttes, les désespoirs, les vies de dévouement, vient le Repos.

Les servantes âgées, infirmes ou incurables, à leur tour sollicitaient leur entrée au Repos. Là était pour nous une difficulté : nous ne pouvions mélanger les diverses classes de la société ; c'eût été compromettre notre Œuvre. Les positions sociales doivent être respectées et nous ne saurions oublier quel a été le passé de nos dames du Repos. Habituées à vivre dans un milieu cultivé, elles ont droit à le retrouver dans cet Asile préparé pour les derniers temps de leur existence.

Fallait-il fermer nos portes, notre cœur, qui est la porte la plus difficile à ouvrir, à ces pauvres femmes qui dans une humble sphère d'activité ont rendu tant de services ? Ces services, rendus fidèlement aux familles qui n'ont pas toujours pu leur assurer un bien-être, nous ne saurions les oublier. Nous avons connu des domestiques qui, ayant à prendre soins des parents infirmes, n'ont rien pu conserver de leurs modestes gages. Devenues âgées et malades, il ne leur restait que le désespoir. Ces humbles femmes ont leur Asile assuré, c'est la Retraite.

Douze petites chambres bien modestes, mais donnant toutes sur une galerie qui entoure la maison, leur permettent de jouir de l'air pur de la campagne, de goûter un peu de repos.

La Retraite a été installée peu de temps après Le Repos. La maison était toute prête. Les dames qui devaient entrer au Repos y avaient été logées quelques temps. Avec peu de répa-

rations, nous avions pu approprier cette maison aux exigences de l'Œuvre.

L'Asile La Miséricorde, de fondation récente, est de tous celui qui a été reconnu le plus nécessaire et qui a soulevé le moins d'objections.

Béthesda, Ében-Hézer, depuis quelques années, étaient devenus deux Asiles très difficiles à diriger, et dans lesquels il se faisait autant de mal que de bien. Ce n'était pas notre but. Aussi souffrions-nous tous de cet état de choses, mais nous n'y pouvions apporter remède qu'en fondant un autre Asile. Etait-ce possible ? Déjà on nous accusait de créer des infortunes pour ouvrir des maisons de refuge. Nos amis se disaient fatigués de la multiplicité des œuvres de charité à Laforce. Souvent nous avions entendu répéter cela et en termes peu agréables.

Nos directrices, si dévouées se désolaient. Leurs plaintes devenaient presque des gémissements. Je n'osais les aborder. Nos malades jouissant de la plénitude de leurs facultés ne pouvaient supporter le bruit qui se faisait autour d'elles. Cela troublait leur sommeil. Les médecins me disaient aussi que ce mélange de maladies et d'infirmités produisaient un état fâcheux dans l'Asile et que le mal empirait.

Ces deux Asiles avaient reçu de jeunes idiotes dont le développement intellectuel était possible, ou des épileptiques ayant conservé l'usage de leurs facultés. En avançant en âge, ces facultés avaient disparu, l'idiotie avait augmenté et des infirmités de toute sorte étaient venues aggraver leur état. Chez les épileptiques, c'était pire encore, les crises devenaient plus fréquentes et plus fortes, et les cris qu'elles poussaient, sans en avoir conscience, n'avaient plus rien d'humain. Au sortir de leurs crises, plusieurs avaient des accès de folie, souvent de folie furieuse. Il y avait du danger à se trouver sur leur chemin.

Un tel voisinage devenait la terreur de nos infirmes, un objet de dégoût pour nos malades, pour nos épileptiques intelligentes et dont le système nerveux est plus ou moins excité. Que manquait-il donc pour amener cette réforme indispensable? Un nouvel Asile. Et que fallait-il pour fonder cet asile? L'argent.

Ah! l'argent! Il y en a pourtant beaucoup, mais où se cache-t-il? On ne l'a jamais emporté ni dans le ciel ni dans l'enfer. Il reste ici-bas. Que devient-il après nous? Nous savons où on pourrait en trouver, et que de bien feraient et se feraient à elles-mêmes les personnes qui l'enfouissent sous terre, si elles voulaient faire valoir leurs talents.

Le Conseil d'administration, très désireux de voir fonder ce nouvel Asile, ne voulait cependant pas approuver les plans avant que les fonds nécessaires à sa construction ne fussent trouvés. Un appel fut adressé au public, mais la somme venait lentement. Le terrain fut acheté, il fallait encore trouver l'argent pour la construction.

Entreprendre un voyage de collecte, cela m'était impossible, et d'ailleurs j'estime qu'il doit être pourvu aux besoins des Sociétés religieuses autrement qu'en envoyant les pasteurs faire leur tour de France, si même ce n'est pas le tour du monde.

J'attendais! Pénible attente. Un jour je reçus de deux amies de nos environs une lettre me demandant de leur fournir les plans d'un Asile qui put contenir cinquante pensionnaires.

Le plan fut fait : il comprenait les salles à bain et d'hydrothérapie, les dortoirs, les diverses salles où les enfants, divisés en plusieurs catégories, pourraient se tenir pendant la journée, les cellules, etc., etc.

Ce plan fut remis à nos amies, qui l'approuvèrent et me dire : « Voici *cent mille* francs pour la construction de la Miséricorde. » — L'entretien avait été court et je me retirai en pensant à cette parole : « N'aimez pas en paroles, mais par des effets et en réalité. »

Peu de jours après la construction était commencée, et, le 16 mai 1878, la dédicace de la Miséricorde avait lieu en présence d'une foule sympathique. Cet Asile s'est ouvert avec trente-deux pensionnaires.

Je m'arrête.....

Non, il ne s'arrêta pas. John Bost ne pouvait pas s'arrêter; ç'aurait été aller contre sa nature. « Je ne regarde pas à ce que j'ai fait, mais à ce que j'ai à faire. » La Miséricorde, fondée pour les filles, appelait nécessairement un Asile correspondant pour les garçons. Il fallait faire un tri dans Siloé et Béthel, et, parmi les pensionnaires de ces deux Asiles, prendre et mettre à part les gâteux, les épileptiques-idiots, ces pauvres êtres dont la vue est navrante et qui provoquent parfois le dégoût. C'était la logique du cœur, celle de M. Bost. Aussi, en 1881, pouvait-il abriter dans une nouvelle maison les plus tristes misères. Ce neuvième Asile a reçu le nom caractéristique de « la Compassion. » Il a été inauguré le 7 février, en présence de quelques amis, de membres du Comité, sous la présidence de M. le pasteur Rey, alors directeur de la Colonie agricole de Sainte-Foy.

JOHN BOST

Souvenirs par son frère, le pasteur Élisée Bost

L'honorable Directeur des *Asiles John Bost* m'a prié en son nom comme au nom du Comité de rappeler à l'occasion de la fête que nous célébrons aujourd'hui, quelques souvenirs de la vie du fondateur de ces asiles. J'ai accepté avec empressement mais ce n'est pas sans une poignante émotion que j'ai repassé mes nombreux séjours soit au Presbytère soit à Meynard et que j'ai relu toutes les lettres que mon frère m'avait écrites, surtout plusieurs des lettres qu'il adressait à ses vénérés parents, à ses frères et à ses sœurs, au temps de sa jeunesse et où l'on voit déjà en germe l'apôtre de la charité et de la piété active.

L'on me saura gré, j'en suis certain, d'en donner quelques courts extraits et l'on m'excusera si je ne recule pas devant telle parole peu solennelle.

L'opinion généralement admise est que mon frère s'est converti presque subitement à Paris en 1839, lorsqu'il était élève au Conservatoire de musique, et que c'est, après Dieu, à

M. Meyer pasteur luthérien, qu'a été due cette conversion. Ce n'est pas tout à fait exact. M. Meyer a exercé sur lui une influence considérable, mais il avait déjà des sentiments de piété véritable avant de quitter Genève. — Voici ce qu'il écrivait (1838) à notre père qui était en voyage — comme toujours — : « C'est moi qui fais le culte de famille et j'y trouve une bénédiction très grande, plus grande que je n'aurais pu l'imaginer ; de même que d'être appelé à surveiller mes petits frères, cela m'apprend aussi à me surveiller ». Et ailleurs : « Je serais heureux de pouvoir dire que je ne t'ai fait qu'une fois de la peine dans ma vie ; tu as voulu me ménager, mais par contre, je te répondrai que je ne sais pas si une fois j'ai pu te causer de la joie, le cœur de l'homme, hélas ! mais ça changera.... » Et ailleurs : « Je demande bien souvent à Dieu qu'il veuille guider les démarches que tu es appelé à faire ces temps-ci pour ton journal (il s'agissait de *l'Espérance* qui devait se fonder à Paris, qui s'y est fondée en effet et porte aujourd'hui le nom de *Christianisme au XIXe siècle*). Ce sera un bien pour la France. Mais qu'il soit à la portée du *tambour*, chose essentielle et qu'on

oublie trop : toujours de la philosophie, de la théologie ou du Pentateuque, au lieu de paroles simples et chrétiennes. » On reconnaît là le futur pasteur qui ne cessait de dire : Il ne suffit pas *d'expliquer* il faut encore et surtout *appliquer*. Ce tambour vous intrigue.

Vous allez le voir reparaître. « *Ta lettre à l'archevêque de Toulouse* est un ouvrage fort bien fait, il est à la portée de tout le monde depuis le grade de Général jusqu'au grade de tambour, qui est le mien. » Oui, mon frère John était tambour en Octobre 1838, il avait 21 ans. Mais il monta vite en grade et fut pris comme « estafette ». Et il ne s'agissait pas de plaisanterie à ce moment. La France exigeait de la Suisse qu'elle expulsât Louis-Napoléon ce même Napoléon qu'elle nomma dix ans plus tard Président de la République et qui fut l'empereur Napoléon III. La Suisse ne voulait pas fléchir et une guerre était inévitable. On voyait déjà des pièces d'artillerie descendre les pentes du Jura, au-dessus de Gex. Genève réparait ses fortifications ; toute la population, depuis l'âge de 15 ans à celui de 60 était sous les armes. John fut appelé plusieurs fois à faire avec de petits détachements des patrouilles à cheval

qui duraient toute la nuit. Les choses une fois calmées, (Louis-Napoléon s'étant décidé à quitter la Suisse), il fallut dire adieu au cheval comme au tambour; ce fut un vrai crêve-cœur: « Mon cheval ainsi que moi nous nous portons à merveille : je m'occupe à le licencier. Pauvre compagnon de voyage, de gloire et de fatigues, il m'a rendu de grands services et a partagé pendant la nuit et dans la solitude mes espérances, et tout ce qui s'ensuit enfin. Tu peux penser ce qu'il était pour moi, sa douce haleine qui parvenait jusqu'à moi par ces nuits froides et souvent pluvieuses n'indiquait que trop qu'il était là pour me suivre à la vie où à la mort ; quelquefois même il a été mon compagnon de lit. Je m'arrête sur ce sujet. Ces discours ne peuvent qu'ennuyer ceux qui les écoutent vu qu'ils ne sont compris que de lui et de moi.,» En lisant ces lignes, je me suis involontairement souvenu de la boutade d'un grincheux apprenant que mon frère avait résolu de fonder un asile pour les idiots : » Cela ne m'étonne pas, il a toujours aimé les bêtes.» Toute mauvaise plaisanterie mise à part, mon père avait des raisons pour l'appeler déjà à cette époque « l'ami des simples. » En 1839 il

partit pour Paris afin de continuer ses études de piano sous la direction de bons maîtres et d'en donner lui-même quelques leçons. Mais peu à peu s'achevait l'œuvre de sa conversion et au commencement de 1840 il écrivait à ses parents : » Je suis parfaitement bien, quant au spirituel, depuis quelques jours. Samedi soir j'ai pu verser quelques larmes, non que je les aie cherchées mais elles sont venues d'elles-mêmes, quand j'ai vu le grand amour du Père qui a envoyé son Fils unique pour nous sauver. » Si mystique que fût sa piété et si austère aussi (il jeûnait souvent) elle commençait à se montrer alors sous la face qui depuis, a frappé tous les regards. Le besoin de soulager toutes les misères et tous les misérables était devenu pour lui comme un instinct. Nous avons vu l'ami des simples, nous voyons maintenant l'ami des pauvres. « Je vous envoie quelques rapports de notre *société des amis des pauvres* ; tachez de ramasser pour elle quelque argent chez nos gros riches. » En 1841 il est en Irlande précepteur dans la famille Bleigh car il avait abandonné la musique pour mieux rompre avec le monde. « Adieu, écrivait-il, musique du diable». Ici nous voyons l'ami des prison-

niers. « J'espère qu'après un temps d'études je serai au milieu de mes prisonniers pour leur annoncer ce que j'ai reçu, que si le Fils les affranchit ils sont véritablement libres. » Je ne sais de quelle œuvre spéciale il était question : mais peu importe. Bien plus tard il s'intéressera aux nègres. Il m'écrivait en 1862 : « J'ai reçu de l'évêque de Londres la demande d'aller prêcher au Palais pendant l'exposition. De Londres j'aurais bien envie d'aller voir nos nègres d'Amérique. Il faut à tout prix l'abolition de l'esclavage. Que faire pour donner à l'Evangile son côté pratique appliqué aux masses ? Le problème du soulagement des masses me préoccupe sans cesse.» Et que de fois ne l'ai-je pas entendu dire qu'il aurait voulu s'établir à Paris et consacrer ses derniers jours aux mendiants, aux pauvres, aux estropiés, aux infirmes qui grouillent dans les rues de la capitale! S'il n'a pas pu faire tout ce qu'il eût souhaité de faire, il n'en reste pas moins qu'il s'est tourné de préférence vers les déshérités de la terre et ses neuf établissements prouvent que, bien avant la création de *l'Association protestante pour l'étude pratique de questions sociales*, il avait compris que le devoir du vrai

disciple de J.-C. est non seulement de chercher à sauver les âmes mais de soulager les souffrances du corps et d'améliorer l'état matériel de ce qu'on appelait jadis les basses classes.

Quand il s'occupait, soit à Paris soit en Irlande, de remplir ce devoir qui s'imposait à son cœur comme à sa conscience, il n'était pas encore décidé à se faire pasteur. « On me demanda pourquoi. Je répondis : que je n'envisageais pas le Ministère comme une affaire de métier, que je n'y voudrais pas entrer sans m'y sentir vraiment appelé... » Enfin il s'y sentit vraiment appelé et il entra au service de son Maître pour conduire son troupeau, non en mercenaire, mais en berger fidèle. Tous les détails relatifs à ses courtes études à Montauban, à sa nomination à Laforce, à la construction du temple, puis de la *Famille Evangélique* tous ces détails sont déjà et depuis longtemps de l'histoire ; ces souvenirs sont vivants dans la contrée et diverses brochures ont été publiées qui ont fait connaître à tout le monde protestant de France et de l'étranger les commencements d'une œuvre glorieuse et bénie entre toutes. Je citerai pourtant quelques lignes d'une lettre écrite

en 1847 à notre mère. « Depuis un an et plus je suis entouré de maçons, de charpentiers, de plâtriers et Cie, il y a beaucoup de prose dans ces occupations ; cependant il faut en passer par là. J'ignore quand se terminera cette grande machine, la maison ; mais celle-ci terminée, il y aura encore la maison du jardinier, les dépendances, la cour à faire construire. Il faudra ensuite meubler la maison puis trouver l'âme de cette maison. » Le fondateur de *la Famille* ne se doutait pas alors qu'il aurait à trouver *les âmes* de plusieurs maisons. Mais il y a une logique, dans la charité. Par contrebande on avait introduit dans *la Famille* des orphelines idiotes ou faibles d'esprit. On ne pouvait trop les laisser avec les autres, encore moins les renvoyer. Donc il fallait construire un asile particulier. Et puis par contrebande on avait introduit parmi les idiotes des épileptiques. On ne pouvait trop les laisser avec les autres, encore moins les renvoyer ; donc il fallait encore construire un asile particulier. Et puis si on acceptait ces pauvres idiotes et épileptiques, pourquoi ne pas accepter des aveugles et des infirmes ? Et puis comme le disait avec raison un des

futurs pensionnaires de Siloé, « Les garçons ne valent-ils pas les filles ? » Donc ce qu'on avait fait pour les filles il fallait le faire pour les garçons. Et voilà comment les établissements sont sortis peu à peu les uns des autres sauf les derniers qui ont été créés pour ainsi dire par surcroît. L'activité, le dévouement parfois héroïque et aussi l'intelligence qui ont été déployés pour créer et entretenir ces divers asiles j'en ai été témoin chaque fois qu'étudiant à Montauban, de 1855 à 1859, je venais passer mes vacances à Laforce. Mais que je suis donc embarrassé pour en donner une idée ! C'est en 1857, je crois, que pendant trois mois j'ai vu mon frère lors de l'agrandissement, on pourrait dire de la construction de l'ancien Béthesda, mener la vie la plus remplie et la plus agitée qu'on puisse s'imaginer. A la lettre, après 4 ou 5 heures de sommeil, à peine quelques minutes de calme pendant la journée.

Aux repas ? non, pas même : ou il se levait pour aller surveiller ses ouvriers, ou on venait le consulter pour maint détail. Il m'appelait pour déjeuner entre 11 heures et 1 heure et à dîner entre 5 heures, 10 heures, quelquefois à 11 heures ou à minuit. Ne pas oublier qu'il

avait, outre les travaux de *Béthesda*, ses occupations ordinaires et extraordinaires : l'église à visiter, les asiles déjà créés à administrer, les courses à Bergerac, la correspondance, que sais-je encore ? Au reste je lui ai presque toujours connu cette activité dévorante, et l'on se demande comment il a pu y tenir si longtemps. Que de fois le soir il rentrait dans un état d'énervement, parfois de surexcitation pénible à voir ; mais il se reprenait vite, et je me rappelle l'éclat de rire dont-il partit un jour que sur son mot habituel : « Allons, fils, un peu de musique ! » je murmurai, en allant à l'harmonium : « David calmant Saül ! » J'aurais à raconter bien des scènes où j'ai pu constater qu'elle était la puissance de sa volonté. Je me borne à en rappeler une seule, l'arrivée des premiers pensionnaires de *Siloé*. Y avait-il eu malentendu ou une erreur de la poste ? Toujours est-il que par exception nous étions paisiblement à dîner lorsqu'un omnibus arriva subitement devant le Presbytère. C'était M. Morin de Paris amenant 6 ou 7 jeunes gens infirmes, culs-de-jattes, idiots. On ne les attendait pas ce soir-là ; rien n'était préparé à *Siloé*. Je

n'oublierai jamais le mouvement que fit mon frère, mis ainsi brusquement en face de sa nouvelle œuvre qu'il entreprenait. Il ne dit pas un mot, parut très calme mais je le surpris se ramassant sur lui-même et les poings serrés comme un homme qui lutte contre un adversaire terrible. Une heure après, les chambres du presbytère étaient prêtes à recevoir jusqu'au lendemain les pauvres malades d'esprit ou de corps ; un souper fut organisé à l'improviste et personne n'aurait pu se douter qu'il venait d'éclater « une tempête sous un crâne ». Mon frère ne m'en a jamais parlé, je ne lui en ai jamais parlé. Il est très remarquable qu'au sein de tant de travaux il ait conservé son tempérament d'artiste dans le sens le plus général du terme et toujours voulu qu'en toute chose on soignât les moindres détails avec amour. On connaît son mot à M. Recolin qui admirait jusqu'au jardin potager de *la Famille* « Oui, je veux avoir des navets et des choux chrétiens! » Est-il étonnant qu'étant écrasé par sa formidable tâche, avec son caractère si énergique et ce besoin de perfection, il ait encouru le reproche d'être très exigeant et très sévère,

oh! oui il l'a été,pour les autres comme pour lui-même, et il ne cachait pas qu'il croyait de son devoir de l'être. Sévère, oui aussi. Mais,écoutez. Un jour il avait infligé une punition trop dure à une orpheline puis il était parti pour Bergerac où l'appelait une affaire urgente. A 2 kilomètres de la ville, pris de remords il tourne bride et revient à Laforce non pour lever mais pour adoucir la punition, et il repart. Et ne savez-vous pas quel amour, quelle tendresse il avait et pour le personnel et pour les pensionnaires des Asiles ? Et si je ne craignais de franchir le seuil de la vie privée qu'il me serait facile et doux de montrer quel cœur chaud battait dans sa vaillante poitrine, de dire ce qu'il a été pour ses parents, l'affection et les soins dont il les a entourés dans leur vieillesse, ce qu'il a été pour tous les siens, pour sa compagne si digne de lui, pour ses enfants, pour tous ses amis!

Mais je m'arrête. Je ne saurais pourtant terminer sans rendre un profond hommage de reconnaissance et d'admiration aux chrétiens et aux chrétiennes qui l'ont puissamment aidé dans ses travaux, aux fidèles de son Eglise, de la région, de la France entière et de l'étran-

ger, à tous ses domestiques si dévoués, aux Directeurs et Directrices qui se sont succédés à la tête des divers asiles et en ont été vraiment *les âmes*. Je mentionne spécialement outre Frédéric et Adolphe Monod, Madame Babut, Mlles Peloux et Elise Bourgougnon, et Madame Sicard ; mais je pense à tous ceux, à toutes celles qui sont morts. Et je mentionne aussi M. et Mme Etienne Imbert, Mlles Jeanne Lapeyre et Th. Laroche qui ont vu naître et grandir tous ou presque tous les établissements et se sont donnés tout entiers à trois d'entre eux. Mais je pense à ceux, à toutes celles qui vivent et savent continuer avec tant de foi, de zèle et de courage les œuvres entreprises pour la gloire de J.-C. L'illustre Liszt qui passant à Genève en 1839, avait au Conservatoire donné quelques leçons de piano à mon frère, m'a dit en 1861, quand je le vis à Weimar, une parole bien frappante de la part d'un artiste aussi enthousiaste et aussi adulé. En apprenant que son ancien élève avait abandonné la musique, était pasteur et consacrait sa vie à créer et à diriger des asiles de charité : « Eh bien, s'écria-t-il, il a fait ce qu'il y a de mieux à faire » Puis se

reprenant : « Il a fait ce qu'il y a à faire ». Chers amis et amies de Laforce, vous faites également, vous, ce qu'il y a à faire, et Dieu ne pourra que vous bénir.

Elisée Bost
Pasteur au Pouzin (Ardèche)

Allocution de Timothée BOST Esq[re]

Il me semble bien difficile d'ajouter quoi que ce soit qui vaille la peine d'être dit et entendu, à tout ce que nous venons d'entendre ; mais ému et surpris plus que je ne puis le dire quand je vois comme j'ai vu ces jours, jusqu'à quel point vous reportez sur la parenté de John Bost des hommages et des honneurs qui me semblent dus à sa seule mémoire, j'ai à cœur de vous dire, chers amis, que je crois que nous manquerons et nous perdrons beaucoup des bonnes impressions que nous devrions retirer de cette grande et solennelle réunion si nous ne tenons pas compte d'une chose très importante ; c'est que nous ne sommes pas ici pour la glorification d'un nom, d'une famille, d'un individu, mais plutôt pour célébrer la personnification, la mise en action, de différentes qualités que nous possédons tous à divers degrés, aussi bien que le fondateur des Asiles John Bost : qualités trop souvent et trop longtemps tenues, pour ainsi dire, en solution et qui n'attendent que d'être troublées, touchées, par un ange, un messager de Dieu,

pour se cristalliser et devenir une puissance active. Ce serait dommage si nous restions sous l'impression qu'il faut être un homme exceptionnellement doué et talenté pour faire de grandes choses. Il serait difficile d'attribuer à John Bost quelque qualité que ce soit, sans avouer comme il l'aurait fait lui-même que mille autres personnes les possédaient au moins autant que lui. Pour ne prendre qu'un exemple : par cause de santé, il n'a jamais pu mener à bonne conclusion les études nécessaires pour acquérir les connaissances classiques et littéraires de ses confrères dans le ministère ; sous ce rapport il était donc inférieur à presque tous ses amis ; il s'en consolait par la pensée, exprimée par ses propres paroles que même au sujet d'un âne, il fut dit une fois : « Le Seigneur en a besoin. » Quand donc nous célébrons le Jubilé des Asiles John Bost, nous célébrons le résultat des travaux d'une foule de personnes qui, il y a 50 ans, et durant 50 ans, ont vaillamment contribué aux résultats obtenus. Ce n'est pas à moi de mentionner ici les noms du peu de personnes associées dans ma mémoire avec les premiers travaux de mon frère ; ce serait en oublier d'autres qui en

ont fait autant. Il y a eu des pauvres et des riches, des hommes et des femmes, des enfants; il y a eu des infirmes, des idiots même; des luminaires dans le monde des lettres et des personnes sans éducation. Si nous reconnaissons avec gratitude que l'influence et l'exemple d'un seul homme furent un des moyens d'accomplir des merveilles au milieu de grandes difficultés, reconnaissons aussi que sans le concours actif, dévoué, persévérant, de personnes tout à fait ordinaires, l'homme le plus zélé n'aurait pu accomplir tout ce que nous voyons autour de nous. Si les noms de ces bienfaiteurs ne passent pas à la postérité, c'est que leur nom est légion. Dieu en a connaissance. Que cette belle fête soit le moyen de vivifier dans nos cœurs le désir de travailler pour l'avancement du royaume de Dieu sur la terre, et pour le bonheur de ses créatures, dans quelque direction que ce soit, chacun selon la mesure de ses forces et de ses talents : pas plus, Dieu ne le demande pas; pas moins, Dieu le demande.

TIMOTHÉE BOST, Esqre, à Glasgow.

Discours de M. Henri COUVE

PRÉSIDENT DU CONSEIL

MESDAMES, MESSIEURS,

La mort de notre vénéré Président, M. Léo Domenget, a été un véritable deuil pour les asiles. Mon ami Rayroux a cru devoir reproduire dans le rapport que vous venez d'entendre, les paroles que j'avais prononcées sur sa tombe.

Je n'ai rien à ajouter. Qu'il me soit permis de redire que M. Domenget nous a laissé un exemple que nous chercherons à imiter, et que son souvenir demeurera vivant dans nos cœurs.

Le Conseil, dans sa séance d'hier, a bien voulu, avec son amitié et sa bienveillance, me nommer son Président. Les circonstances semblaient indiquer le choix. Je ne pouvais me dérober à cet honneur, bien que j'eusse préféré conserver un rôle plus effacé qui me convenait mieux.

Le Conseil a singulièrement allégé mon

fardeau en appelant à la vice-présidence mon très cher ami M. Jules Guex. Sa modestie ne me permet pas de dire, même une partie de ce que je pense de lui ; mais tous ceux qui le connaissent ou l'ont approché savent sa nature généreuse, ses sentiments élevés et délicats, et son profond attachement à nos asiles. Aucun choix n'était plus justifié, et j'en suis personnellement bien reconnaissant au Conseil.

Comme Président, je ne puis promettre plus d'affection et plus d'attachement que par le passé à l'œuvre si belle qui s'accomplit ici. Depuis le jour où, il y a près de 25 ans, je visitai les asiles pour la première fois, en la compagnie de John Bost, mon cœur a été gagné, et depuis ce jour, mon intérêt et mon affection ont sans cesse grandi.

J'aime le Directeur général et sa vaillante compagne, dont je déplore l'absence au milieu de nous ; j'aime personnellement chacun des directeurs et des directrices des établissements, chacun des auxiliaires et des pensionnaires.

J'ai été, je serai heureux de consacrer, dans la mesure du possible, mes forces et mon temps à la direction et à la prospérité de ces asiles qui me sont chers, et qui m'ont rendu

en joies et en bénédictions bien plus que je n'ai pu leur donner.

Mon seul désir et ma seule ambition, c'est, en marchant sur les traces de mon regretté prédécesseur, de travailler à maintenir les traditions et la pensée de John Bost dans les œuvres qu'il a fondées, dans la foi et dans l'amour chrétien, sur le roc inébranlable qui est Jésus-Christ, Sauveur des hommes.

Demandez à Dieu de fortifier ma faiblesse, et de m'aider à remplir cette tâche dont je comprends toute la grandeur !

A l'occasion du cinquantenaire que nous fêtons aujourd'hui, mon collègue et ami, M. Paul Germain, qui sait être un artiste en même temps qu'un homme pratique, a bien voulu préparer des photographies très réussies, représentant les asiles.

Elles ont été collectionnées dans un album qui est mis, à très bon compte, à la disposition de nos amis.

Quelques-uns de ces albums ont été préparés sous une couverture un peu plus, élégante, pour être remis en ce jour, comme souvenir du cinquantenaire, tout d'abord aux enfants et aux frères et neveux de John Bost. Nous les

prions de les accepter comme un faible témoignage de notre grande affection.

Nous les offrons en même temps à chacun des membres du Conseil, à Madame Domenget, comme un hommage respectueux à la mémoire de son vénéré mari ; — à M. le Docteur Morin dont nous apprécions, avec le talent de praticien, la haute valeur morale et religieuse; — à M. Lafarelle, notre dévoué trésorier-comptable. — Aux présidents des Sociétés Adolphe qui sont nos précieux auxiliaires. — A M. le Missionnaire Coillàrd, que nous remerçions de tout notre cœur d'avoir consenti à présider cette fête, en dépit de ses fatigues, et dont nous avons été si heureux d'entendre la parole convaincue, inspirée par son zèle d'apôtre et par le souffle de l'Esprit. —

A M. le Pasteur Charles Meyer, qui a bien voulu nous apporter le concours de son talent si personnel et si saisissant. — A d'autres amis, que je puis omettre de mentionner, mais que nos cœurs et notre reconnaissance sauront ne pas oublier.

Je prie les personnes que j'ai désignées de venir après la séance recevoir les albums.

Réponse aux frères Bost

J'adresse, au nom du Conseil d'administration des asiles, notre vive gratitude aux frères de John Bost pour les paroles émues qu'ils ont fait entendre à cette assemblée, et nous sommes heureux de leur exprimer, dans l'occasion solennelle qui nous est offerte en ce jour, l'assurance de notre profonde affection, et notre grand désir de resserrer de plus en plus les liens qui nous attachent tout particulièrement aux enfants de John Bost et à tous ceux qui lui tiennent de près. — Le nom de John Bost est et demeurera la devise et le drapeau de nos asiles.

H. COUVE.

Rapport Médical

Année 1897-1898

En cette année du Jubilé de la *Famille*, de cette fête de la joie qui doit être aussi celle du souvenir et de la reconnaissance envers Dieu et envers les hommes, nous ne pouvons mieux commencer, ce me semble, notre rapport médical qu'en évoquant la mémoire vénérée des premiers médecins des Asiles John Bost ; j'ai nommé les docteurs Clament père et Garrigat.

La mémoire du Dr Armand Garrigat, membre du premier Conseil des Asiles, est chère à tous dans la région sans distinction de santé, de culte ou d'opinion, et c'est une tâche bien douce, en un jour comme celui-ci, d'adresser publiquement à la famille de cet homme excellent un hommage de reconnaissante et fidèle affection. Laissons la parole à John Bost : « Notre vénéré ami le Dr Garrigat nous a été subitement enlevé. Il était un des membres les plus dévoués de notre Conseil d'Administration. Esprit juste et droit, il appréciait sainement toutes les questions et plus d'une fois ses avis nous ont été d'un grand secours. Il

était en outre le chirurgien de nos Asiles et là encore nous avons souvent éprouvé que son dévouement était à toute épreuve. Quelques heures avant son délogement il apprenait avec joie la reconnaissance des Asiles par l'Etat. L'un de ses vœux était exaucé. Heureux sommes-nous d'avoir en espérance la terre du repos, l'heure du revoir et pendant l'éternité. »

Ainsi s'exprimait dans un rapport du 18 janvier 1878 le fondateur des Asiles qui devait, trois ans plus tard, rejoindre son dévoué collaborateur dans la tombe.

Avant le Dr Garrigat, le médecin ordinaire des Asiles était le Dr Clament père ; médecin du village il les avait vu naître, s'était vivement intéressé aux débuts modestes d'une œuvre dont, seul encore, John Bost entrevoyait par une sorte de divination le grand avenir. Avec sa simplicité, sa modestie, son cœur si chaud sous une écorce un peu rude, son dévouement professionnel inaltérable, il s'était mis à aider de toutes ses forces, dans son œuvre de charité, ce nouveau venu dont il ne partageait pas toutes les idées ; que sa famille reçoive aussi le reconnaissant hommage des Asiles John Bost !

Pendant bien des années encore le Dr Clament continua à assurer le service, assisté à son tour par celui que nous sommes si heureux de fêter et d'entourer en ce jour de notre respect et de notre affection. Seul des trois, le bon Dr Barraud est encore là pour ce cinquantenaire, toujours jeune, toujours dévoué, tendre à ceux qui souffrent et toujours prêt, le jour et la nuit, à marcher pour les petits. Sur lui, j'en dirai bien plus, mais il est là, et je m'arrête! Il les a connus, il les a vus à l'œuvre ceux dont je viens d'évoquer le souvenir. Mieux que tout autre, il en pourrait parler et faire repasser devant nous avec toute l'autorité d'un témoin oculaire les premiers temps des Asiles.

Un souvenir me monte encore au cœur avant d'aller plus loin. Ne vous semble-t-il pas la revoir encore la bienveillante et énergique figure du Dr Gustave Monod. Sans doute il n'a jamais été médecin ni chirurgien des Asiles, mais il leur avait donné une bonne part de son cœur, et année après année, c'était pour tous, grands et petits, bienfaisant et réconfortant de se trouver sur son chemin.

Ces vaillants hommes nous ont laissé un exemple à suivre, un héritage à recueillir. Au

moment de commencer une période nouvelle d'activité, il fait bon se retremper dans ces fortifiants souvenirs et nous répéter sans relâche ce qu'ils ont si bien mis en pratique chacun à sa façon et jusqu'à ce jour : c'est que pour être heureux et fort il faut vivre pour les autres.

*
* *

Il a été décidé l'an dernier que le rapport médical ne serait plus lu en entier, mais avant de vous résumer rapidement le travail de cette année et de déposer sur le Bureau les documents recueillis ou préparés, la solennité des circonstances nous fait un devoir de jeter un coup d'œil en arrière et de faire en quelques mots l'historique du service médical des Asiles. Un rapport médical ne vaut qu'en raison des chiffres et des faits précis qu'il contient: d'autre part, donner des chiffres et des faits précis sur une période de cinquante années nous entraînerait bien loin et pourrait même nuire considérablement à l'intérêt. Il faut pourtant quelques chiffres à emporter, à garder comme repères. J'ai essayé de comprendre sur un tableau que vous trouverez plus loin, et qui aura, sinon les honneurs de la lecture, du moins

ceux de l'impression, quelques chiffres pouvant donner une idée du fonctionnement et du développement économique graduel du service de santé.

Ce tableau comporte quatre colonnes pour chaque année ou exercice.

1° Le chiffre du budget général.

2° Les dépenses du service de santé.

3° Le chiffre total des pensionnaires.

4° Le nombre des décès.

Grâce à ce tableau le lecteur, prenant son temps, pourra suivre le développement économique du service et se rendre compte, année après année, du rapport des décès au chiffre des pensionnaires, d'une part ; et de la relation entre les dépenses du service médical, le nombre des pensionnaires et le budget général, d'autre part.

*
* *

L'histoire du service de santé des Asiles est bien simple et, par la suite même des évènements, se divise en deux périodes.

1° de 1848 à 1884, avant la nomination d'un médecin spécial.

2° de 1884 à ce jour, depuis l'existence d'un médecin spécial.

Au début, pendant que les Asiles sortaient de terre le vrai médecin de tous les jours c'était John Bost lui-même. Dans ses visites quotidiennes (souvent deux et trois dans la même journée) que rendait possibles une œuvre beaucoup moins étendue, il voyait tout ; un mal de gorge, un œil gonflé, comme une persienne décrochée ou une porte ouverte mal à propos arrêtait son regard ; le conseil était donné et le remède appliqué séance tenante. Si le mal augmentait on appelait Monsieur Clament; dans les grandes occasions ce dernier s'adjoignait Monsieur Garrigat. Les choses marchèrent ainsi jusqu'à la mort de M. Garrigat en 1878. Après lui le docteur Barraud qui depuis longtemps déjà aidait ces deux messieurs prit le service avec M. Clament et ne le quitta plus. Je dis ne le quitta plus ; car maintenant encore quand sa bonne présence est nécessaire on est bien sûr de le voir arriver. Le développement croissant de l'œuvre et ses besoins nouveaux rendaient de plus en plus désirable et nécessaire la nomination d'un médecin spécial. Bergerac était un peu loin en cas d'urgence, M. Clament déjà très occupé en dehors des Asiles sentait le poids des années. C'est dans

ces conditions que le docteur Rolland fut nommé en 1884 médecin spécial des Asiles John Bost.

Le prix Monthyon accordé à M. Bost, la reconnaissance des Asiles par l'Etat avaient donné aux Etablissements droit de cité dans le monde de la charité officielle, dans le monde administratif. Il était réservé au docteur Rolland de leur donner droit de cité dans le monde scientifique. Ses communications au Congrès de Lyon et un ouvrage très intéressant préparé dans les Asiles (1) présenté au grand public par deux noms faisant autorité ont fait connaître et respecter les Asiles en dehors du monde protestant à des auditeurs et à des lecteurs intéressés de rencontrer ces préoccupations et cet esprit scientifiques dans un Asile de charité confessionnel.

Au moment où le Dr Rolland donna sa démission, la question se posait de nouveau : Fallait-il reprendre un médecin spécial, ou s'adresserait-on aux médecins des environs ? En attendant le Dr Barraud reprit tout simplement le service qu'il avait quitté treize ans auparavant et le Dr Planteau voulut bien se joindre à lui pour les Asiles du Bourg-d'Abren. Cela

(1) De *l'épilepsie jacksonnienne*, Progrès Médical 1888.

marcha pendant un an puis le Conseil se décida à nommer de nouveau un médecin spécial et déclara la place vacante. — Ma candidature fut agréée — Je pris le service en Octobre 1896. Voilà l'histoire. Voici le tableau qui à la fois la résume et la commente. Il est incomplet, ne commençant qu'en 1877.

Service de santé des Asiles

Années	Budget général	Budget Sanitaire	Nombre des pens	Décès
1877	228.930,21	2.288,25	363	16
1878	224.063,72	2.019,20	379	13
1879	236.910,65	2.585,95	394	11
1880	277.477,60	2.723,10	392	28

1883-84 Nomination d'un médecin spécial à 4000 fr. par an.
Création d'une pharmacie des Asiles.
Règlement de l'exercice fin Avril et non fin Octobre.

1883-84	307.394,63	4.000 + 1.473,45	444	13
1884-85	256.084,14	» 1.976,85	462	19
1886-87	279.907,59	» 2.054,70	465	23
1888-89	287.395,88	» 2.094,75	485	17
1891-92	246.596,47	» 2.552,45	504	38
1892-93	247.831,03	» 2.615,25	510	24
1893-94	297.092,40	» 2.067,70	514	28
1894-95	279.602,97	» 2.803,75	516	29
1895-96	274.538,72	» 3.088, »	540	21
1896-97	324.105,73	» 4.092,05	540	23
1897-98	363.893,10	» 4.060,65	538	31

L'ouverture d'une pharmacie au village en 1895 amène la fermeture de la pharmacie des Asiles.

Ce tableau est destiné à faire faire au lecteur une partie et peut-être pas la moins intéressante du travail de rapporteur. J'y ajouterai cependant quelques remarques. Les chiffres de ce tableau ont augmenté peu à peu suivant une progression assez régulière. En 1891, année terrible de l'influenza, pendant laquelle pas une de nos familles, pas une de nos œuvres n'a échappé à la dure loi commune, le nombre des décès a brusquement augmenté. Ce nombre s'est élevé à 38 et il est le plus élevé qui ait été atteint depuis la fondation des Asiles. L'année que nous venons de traverser avec ses 31 décès est la plus meurtrière depuis 1891 mais pour un effectif augmenté de quarante environ. La population des pensionnaires (540 en moyenne) n'a pas varié sensiblement depuis trois ans ; les décès ont augmenté de huit cette année et, comme on pouvait le prévoir, c'est surtout parmi les anciens pensionnaires des Asiles, les pauvres habitants de la Compassion et de la Miséricorde. Cachexie épileptique 17 décès, qui dira ce que ce simple chiffre représente de souffrances accumulées pour des pauvres individus et pour des familles ?

Il est intéressant de se rendre compte de

l'accroissement des dépenses du service de santé relativement au budget général par le rapprochement des deux premières colonnes: il y aurait bien des choses à dire et bien des chiffres à aligner. Pour ces deux dernières années où les dépenses pour le service de santé ont atteint leur chiffre le plus élevé elles ont représenté sensiblement le 38eme des dépenses générales.

La proportion n'est pas énorme.

J'ai tâché, et c'est par là que je vais passer de ces quelques considérations générales à mon compte rendu de l'exercice en cours, de me rendre compte du rapport entre la dépense en vivres et la dépense en remèdes pour chaque pensionnaire. (Par remèdes, j'entends toutes les dépenses du service de santé en dehors du traitement fixe du médecin que l'on peut, pour un instant, rattacher aux dépenses de personnel, de frais généraux et d'administration, pour envisager la question au point de vue strictement alimentaire). Dans l'alimentation j'ai choisi deux articles : la viande de boucherie et le pain, qui sont un assez bon critère de la dépense générale. — C'est d'ailleurs un calcul

approximatif et non mathématique que j'ai entendu faire.

Je ferai également remarquer que les 538 ou 540 pensionnaires représentent 600 bouches à nourrir environ en comptant le personnel directeur ou serviteur, et que ces 600 bouches ont aussi droit aux remèdes et aux soins de votre médecin ordinaire. Je prend donc ce chiffre de 600 comme point de départ, me disant que les plus malades, ne mangeant pas à bien près la ration moyenne, et les mieux portants, n'absorbant pas de bien loin la dose moyenne de remèdes, notre petit calcul pour approximatif qu'il soit, aura cependant quelque intérêt. J'ai donc à répartir entre 600 têtes la viande de boucherie et le pain consommés, d'une part; de l'autre, les dépenses de pharmacie ou d'hygiène faites durant l'exercice :

L'administration me fournit les chiffres suivants pour la consommation de 1897 à 1898.

Pain	158600 kilos
Viande	30460 kilos

représentant comme valeur au

cours actuel	0 fr. 25 pour le pain.
et par kilo	1 fr. 16 pour la viande.

Ce qui donne un total pour

le pain de 39650 fr.
et la viande de 35333 fr. 60.

Pour les frais médicaux j'ai, en dehors du traitement fixe, 4060 fr. 65. Pour faciliter le calcul je prends 4000 en faisant remarquer, une fois de plus combien cela est approximatif. Je ne tiens compte, ni de la dépense en lait, en viande de porc, ni du vin.

Répartissant entre 600 personnes mon pain, ma viande et mes remèdes et en comptant l'année de 360 jours seulement, j'arrive à ce résultat que la consommation par tête est de:

Viande de boucherie	141 gr.
Pain	734 gr.

En mettant 142 grammes de viande et 750 grammes de pain, nous sommes aussi près que possible de la consommation théorique moyenne ; nous avons donc en valeur :

Viande	0 fr. 165.
Pain	0 fr. 187.
Ensemble	0 fr. 352.

En remèdes nous trouvons un peu plus de 18 millimes, 0 fr. 019, soit en valeur environ le 20[me] de la dépense alimentaire. Pour avoir la dépense totale du service de santé doublez la somme et vous avez sensiblement 0 fr. 038

millimes par jour et par tête. Chacun peut vérifier.

***

Nous avons eu 31 décès du 1er mai 97 au 30 avril 98 ; le chiffre le plus élevé depuis 1891, c'est dire que l'année médicale a été très chargée : 17 dans les Asiles de femmes, 14 dans ceux de garçons.

Deux de ces décès ont été causés par des affections aiguës (pneumonies grippales) tous les autres par les progrès d'une des affections chroniques qui minent nos pensionnaires ou par affaiblissement sénile.

L'exercice écoulé a été particulièrement pénible au point de vue santé pour le personnel directeur. Soit à la direction générale, soit dans les directions particulières, à *Eben-Hézer*, à la *Miséricorde*, au *Repos*, à la *Retraite*, à la *Famille*, à *Siloé* ou à *Béthel*, l'année a été dure et les santés se sont ressenties d'une activité trop chargée, insuffisamment secondée et du mauvais temps brochant sur le tout. Les amis de passage ont quelquefois peine à se rendre compte de la somme de travail qu'est obligé de fournir le personnel. *Béthesda* qui avait du

reste payé sa dette l'an dernier a été épargné cette année.

La Famille

C'est la *Famille* qui a les honneurs de la journée, il n'est que juste de commencer par elle. Depuis la fondation des Etablissements, parmi toutes les misères de santé des autres Asiles, elle a présenté l'aspect réconfortant d'une petite pépinière de plantes saines et vigoureuses; non que les maladies y aient toujours été inconnues, ni que ces petites plantes aient toujours poussé bien droit et sans arrêt. Comme dans toutes les agglomérations de jeunesse, les santés physiques et morales, qu'il est si difficile de séparer, ont eu bien des crises à traverser ; il n'en est pas moins vrai qu'au moment de ce jubilé le résultat définitif est bienfaisant.

Au milieu des autres Asiles la *Famille* est comme un symbole vivant qui rappelle constamment à tous ceux qui souffrent que la vie dans sa plénitude aura finalement le dernier mot, que toutes ces lamentables conséquences du mal physique et moral au milieu desquelles nous nous agitons ne seront plus dans ces nou-

veaux cieux et cette nouvelle terre où la justice habitera. Ne souriez pas et ne me dites pas que je vais chercher les choses trop loin. C'est le beau rôle de la *Famille* et c'est son privilège de représenter dans les Asiles la tradition de la santé, les promesses de la vie.

Il n'y a pas de mérite à être jeune, à avoir tous ses membres, à se bien porter : mais ces dons gratuits il y a une infidélité à ne point les faire valoir. Plus on a reçu plus on doit donner. Nombreuses sont celles qui l'ont compris depuis que la *Famille* existe et il ne serait pas nécessaire d'aller bien loin pour trouver d'anciennes enfants de la *Famille* rendant joyeusement et avec les intérêts le bien qu'elles ont reçu elles-mêmes aux Asiles.

Bilan de santé en somme satisfaisant pour les enfants à part quelques affections graves suivies de guérisons. Le personnel restreint a subi en fatigue le contre coup de l'exubérance de vie et de santé dont je signalais plus haut les avantages. — Qu'il me soit permis, avant de terminer ce rapport par une revue de nos Asiles groupés naturellement deux par deux en raison du genre de souffrance qu'ils abritent, de remercier MM. les Drs Raulin et Dubreuilh

de leurs utiles conseils et de leur si aimable concours au nom des Asiles et en notre nom personnel.

Que notre confrère du village, le Dr de la Chapelle, reçoive aussi de nous et de nos malades opérés ou autres, un bien affectueux remerciement pour son concours dévoué.

Repos et Retraite

Trois décès, ceux de Miss Lydiett après une longue et douloureuse agonie silencieusement et noblement acceptée ; celui de Mme Reclus dont la carrière s'est prolongée plus que n'aurait pu le faire prévoir son apparence si chétive ; enfin celui de Mlle Marchand, notre doyenne de la *Retraite*, dû aux suites lointaines d'une hémorragie cérébrale, composent, avec le cortège inévitable de rhumes, de bronchites et d'indispositions diverses, le bilan sanitaire de ces deux établissements. La vie y a suivi son cours régulier et monotone, animé cette année par la construction de la nouvelle Retraite, qui va mettre ce dernier établissement, ce petit Repos, comme l'appelait M. Bost dans ses premiers rapports, à la hauteur de son frère aîné.

Eben-Hézer et Béthel

La mortalité a été la même pour l'exercice dans ces deux Asiles, soit cinq de part et d'autre. Tous ces décès, dont deux presque subits à *Béthel*, et que des complications pulmonaires aiguës ont activés, se sont produits chez des pensionnaires qui, à vues humaines, n'avaient plus aucune chance de guérison ; malgré tout c'est chaque fois un nouveau serrement de cœur en voyant une place vide.

A *Eben-Hézer* les tableaux journaliers et mensuels des crises ont été tenus régulièrement et nous tenons à remercier celles qui nous ont rendu la chose possible ; le total des crises en diminution sensible sur l'an dernier est de 3994 pour les crises de jour et 2237 pour les crises de nuit, soit un total de 6231 pour les crises de l'exercice 1897-98.

Une diminution d'une année à l'autre, pour intéressante à signaler qu'elle soit, ne signifie pas grand'chose en elle-même ; c'est sur des séries d'années que doit porter une statistique de ce genre : nous travaillons donc pour l'avenir. Un tableau des crises par mois, par malade, a été établi et est joint au présent rapport avec quelques notes intéressant les essais

thérapeutiques et quelques notes cliniques. Signalons une amputation de jambe, la grave maladie de la chère Mlle Jeanne que nous sommes si heureux de voir de nouveau en pleine activité.

Eben-Hézer a été tout particulièrement éprouvé cette année au point de vue santé et le surcroît de travail a coïncidé avec une diminution de personnel. Depuis la clôture de l'exercice s'est éteinte paisiblement après de bien grandes souffrances, Mlle Emilie George, ancienne garde-malades de Nîmes.

Béthel bien négligé au point de vue médical cette année, sera mieux partagé l'an prochain. L'atelier de poches et de reliure y suit sa marche régulière ; l'ouverture modeste d'un petit atelier de photographie et les exercices de chant dirigés par Mlle Pernessin ont été d'un grand intérêt pour plusieurs de nos garçons et les sortant un peu d'eux-mêmes leur ont fait un vrai bien médicalement parlant.

Béthesda et Siloé

Trois décès à Béthesda dont deux de pneumonie grippale, quatre décès à Siloé : voilà le bilan de nos pertes. Comme résultat pour cette

année, mentionnons à Béthesda le fonctionnement pas encore parfait, mais très satisfaisant, de la salle de chirurgie. Plusieurs opérations sérieuses, dont une en particulier rendue possible par l'amicale et savante intervention des Drs Cayla et Dugaud de Bergerac ont consacré l'utilité du beau cadeau fait aux Asiles par votre président de l'an dernier. A relever aussi des modifications aussi utiles que bien réussies pour l'aménagement des salles de bains et de douches, et aussi la construction d'un nouveau réfectoire, véritable bienfait sanitaire dont nous ne pouvons assez remercier le Conseil d'administration.

A *Siloé*, la vie suit son cours, les vides se creusent. Le doyen de nos pensionnaires, Capion, vient de succomber aux complications cardiaques ultimes de l'affection nerveuse qui l'avait amené aux Asiles il y aurait eu 40 ans le 7 Juillet prochain. C'est l'auteur du mot fameux qui détermina M. Bost à ouvrir un asile de garçons. « Les garçons ne valent-ils pas les filles. » *Siloé* sans Capion ne sera plus le *Siloé* des anciens temps.

Nos loges de *Siloé* au nombre de 4, modeste imitation de celles de Béthesda, ont été vive-

ment appréciées et je vous apporte l'expression de la gratitude de ceux qui les occupent.

Miséricorde et Compassion

Terminant la série des fondations d'Asiles ouverts 30 et 33 ans après *la Famille* le 16 mai 1878 et le 7 février 1881, ces deux maisons restent fidèles à leurs noms et à leurs traditions. Elles voient défiler bien des misères venant directement du dehors ou des autres Asiles et ont fourni un fort appoint au chiffre total de décès : 6 pour la *Miséricorde*, 5 pour la *Compassion*. Une de nos pensionnaires a dû nous quitter pour un asile d'aliénés, une seconde va en faire autant.

Une propreté extraordinaire, si on pense à leurs occupants est toujours pour ces deux établissements le seul luxe de leurs dortoirs. La *Miséricorde* est un asile à part et possède encore sa première directrice, installée par John Bost. La *Compassion* est un annexe de *Béthel*. On ne peut s'empêcher de regretter pour ce dernier Asile l'excellente disposition des locaux et la situation exceptionnelle de la *Miséricorde* ; tel qu'il est, il rend de bien grands services, et les résultats obtenus dès à

présent font hâter de nos vœux le moment où la *Compassion* pourra à son tour vivre de sa vie propre.

Les premières fois que l'on visite ces pauvres enfants on est frappé de tout ce qui leur manque, quand on les a vus souvent on est étonné de ce qui leur reste, et de ces derniers refuges de la déchéance physique on sort avec une douleur toujours plus poignante de la souffrance humaine, avec un respect toujours plus grand de la vie et de l'amour qui relève et qui fait vivre.

Dr JEAN MORIN

PERSONNEL DES ASILES

Autrefois

La Famille. — Mlle Peloux, *directrice*, 1848-1873. Mlle Marie Bost, 1848-1849. — Mlle Bourgougnon Elise, *institutrice*, de 1849 à 1873 et *directrice* de 1873 à 1892. — Mlle Chataignier Julie, *maîtresse de couture*, 1863-1891.

Béthesda. — Mme Sicard, *directrice*, de 1857 à 1890,

Siloé. — M. Deymier, 1855 à 1863, M. le pasteur et Mme Castel, *directeurs* de 1863 à 1867. M. P. Bosc, *instituteur* de 1868 à 1893.

Béthel et Compassion. — M. et Mme Monthus, *directeurs* de 1868 à 1893.

Le Repos. — Mme Normand, *directrice* de 1875 à 1889. et Mlle Péchin de 1889 à 1894.

La Retraite. — Mme Walter, *directrice* de 1874 à 1879.

Aujourd'hui

La Famille : Mlle Fanny Clerc de Neuchâtel qui deux fois déjà nous a donné son concours dévoué et bénévole, et qui est toujours prête à répondre à notre appel, en cas imprévu et urgent.

Directrice : Mlle S. Sery (1894). *Institutrice :* Mlles V. Clère et R. Bonnet. *Maîtresses de couture* : Mme Berdot et Mlle Lange. *Cuisinière* : Jenny Bertrand. *Maître-Jardinier :* Elie Serventie.

Béthesda : *Directrice* : Mlle E. Roger (1894). *Sous-Directrice* : Mlle P. Méjanelle. *Aides :* Mmes Lange, Larroque, Bohne, Mlles E. Barthe et L. Lassieur. *Infirmière* : Mlle A. Wanger. *Maîtresse de l'Ecole Enfantine* : Coralie Walther.

Siloé. — *Directeurs* : M. et Mme Et. Imbert (1867). *Auxiliaire* : Mlle Junod. *Aides* : M. et Mme Peyrot, Valéry, Madeleine et Mme Rodier. *Infirmière* : Mlle Clémentine.

Béthel-Compassion. — *Directeurs* : M. et Mme P. Bosc (1893). *Aides* : Moïse Dubur, Jean et sa femme, Fanal. *Aides pensionnaires* : Müller, Léon, Marius, Pigall, Narcisse, François.

Eben-Hézer. — *Directrice* : Mlle Jeanne Lapeyre (1862). *Aides* : Mlle Mélina Faucher, Mme Bienaimé, Mlles Alice Rooy et Louise Blanc, Mme Trial, Noelly et Jeanne Foustrel.

La Retraite. — *Directrice* : Mme Dabrin (1882). *Aides* : Mmes Depey, Marie, Ernestine, Suzanne.

Le Repos. — *Directrice* : Mme Rodet (1894) *Infirmière* : Mlle Louise Crapet *Aides* : M. et Mme Faure, Jeanne, Marguerite, Alexandrine, Pauline, Julie Sabel.

La Miséricorde. — *Directrice* : Mlle Th. Laroche (1878) *Aide* : Mlle Léocadie. *Aides pensionnaires* : Louisette Chaillé, Pauline Courtois, Célestine Meynet, Gabrielle Salomon, Jeanne Raynaud, Angélique Levrat, Isabelle Sire, Lucile Fauconnet, Célina Debellegarde, Anna Gay. *Jardinier* : Elie Depey.

Dons tout-à-fait anonymes

Un parisien protestant.............	10	»
Pour les Asiles de Laforce..........	1000	»
Avec mes meilleurs vœux pour la prospérité des Asiles............	5	»
Pour la correspond. de vos pauvres	2	55
Une prière exaucée................	100	»
Pour soulager vos pauvres.........	3	»
Anonyme..........................	5	»
X : pour une régalade.............	200	»
Economies d'un petit menuisier....	10	»
Un médaillon, une croix et une montre en or.		

Dons spéciaux

Mme Brouzet de Paris..............	2000	»

Envois de Livres

16 années de l'*Illustration* reliées en 32 volumes par Mme la Baronne de Neuflize, de Paris.

Une caisse de journaux illustrés par Mme Edmond Peugeot de Belchamp.

M. Farni : plusieurs années du journal l'*Eglise Libre*.

Par Mme H. de Brézenaud : une caisse renfermant plusieurs volumes de la *Feuille Religieuse du Canton de Vaud* et du *Journal des Missions de Paris*.

Nous remercions encore ces généreuses donatrices et souhaitons que leur exemple soit suivi, car on aime beaucoup lire dans les Asiles.

RÉCAPITULATION du 1er Mai 1897 au 30 Avril 1898

Demandes d'admission. — Entrées. — Sorties. — Morts.

NOMS DES ASILES	NOMBRE (1) des Pensionnaires	DEMANDES D'ADMISSION	ENTRÉES	SORTIES	MORTS
La Famille........	80	15	12	10	»
Béthesda..........	129	18	14	7	3
Eben-Hézer.......	62	11	10	3	5
Siloé..............	86	14	13	9	4
Béthel............	43	8	7	2	6
La Compassion....	33	3	2	»	4
Le Repos.........	28	3	1	1	2
La Retraite.......	29	8	2	1	1
La Miséricorde....	48	5	2	1	6
TOTAUX....	538	85	63	34	31

(1) Voici, sur la demande qui nous en a été faite, le nombre de nos pensionnaires suisses : Canton de Neuchâtel, **20**. — Canton de Vaud, **9**. — Canton de Genève, **26**. — Canton de Berne, **3**. — Total : **58**.

RELEVÉ DES RECETTES
du 1er Mai 1897

RECETTES

Actif au 30 avril 1897....................	12.364	83
Pensions	72.991	45
Dons..................................	61.992	30
Dons spéciaux des jours................	37.630	15
Rente des jours capitalisés.............	5.460	»
Collectes et Ventes	46.713	25
Rentes et Revenus divers	38.037	67
Recettes ordinaires...	275.189	65
Recettes spéciales		
Dons et legs divers......................	41.000	»
Total des Recettes.....	316.189	65

Le Trésorier Comptable,
A. Lafarelle

Après vérification, nous avons trouvé la situation conforme aux livres.

Les membres du Conseil d'Administration,
H. Couve.
J. Guex.

ET DES DÉPENSES

au 30 Avril 1898

DÉPENSES		
Nourriture	116.672	70
Vêtements	18.891	90
Lingerie et Mercerie	7.312	15
Blanchissage	5.855	25
Eclairage et combustible	10.610	75
Meubles et ustensiles	9.790	45
Service de santé	8.060	65
Bureau et correspondance	891	55
Rapport et Imprimés	1.727	»
Bibliothèque, abonn. classes	710	65
Voyages	2.339	05
Chevaux et voitures	4.254	50
Impôts et assurances	4.752	45
Réparations immeubles	25.398	70
Rémunération du personnel	39.474	20
Frais de réception	2.000	»
Caisse de Retraite	1.000	»
Ateliers de poches	294	15
Dépenses diverses	3.351	30
Total des dépenses ordinaires..	263.417	40
Dépenses extraordinaires.		
Achat obligatoire de Rentes	18.100	75
Construction de Siloé	7.995	»
Achat exceptionnel de meubles, notamment pour Siloé	6.000	»
Agrandissement de la Retraite	8.000	»
Excédent au 30 avril 1898	12.676	50
Somme égale aux Recettes	316.189	65

SITUATION FINANCIÈRE

Nos recettes, y comprise l'encaisse de 12.364 fr. 83 c. au 30 Avril 1897, se sont élevées à 275.189 fr. 65 c., et nos dépenses ordinaires à 263.417 fr. 40 c. supérieures de 20.000 fr. à celles du précédent exercice. La raison en est dans le renchérissement des denrées et le manque des récoltes. Nous avons eu rien, que pour le blé, 11.000 fr. de plus et pour le vin, nos vignes n'ayant produit que deux barriques contre 140 à la précédente récolte, la perte sèche pour nous, bien qu'il s'agisse ici d'un liquide, a été de 6.000 fr.

Au 30 Avril 1898, les Asiles renfermaient 538 pensionnaires. La dépense moyenne a donc été, pour chaque pensionnaire de 489 fr. 62 pour l'année, soit 1 fr. 34 par jour. Espérons que cette augmentation n'est qu'exceptionnelle et que nous redescendrons au niveau auquel nous étions habitués depuis plusieurs années. Il est nécessaire de rappeler que la dépense journalière côtée à 1 fr. 34 c. comprend non seulement la nourriture, mais encore les vêtements, la chaussure, la lingerie, l'éclairage, le chauffage, le service médical,

le salaire de tout le personnel, les impôts, l'entretien des immeubles, etc., etc.

La dépense quotidienne générale a donc été de 721 fr. 70 c.

Il nous faut encore constater un déficit sur les pensions promises et non payées.

À côté de ces déceptions, nous avons à remercier, nombre de nos bienfaiteurs, de leur concours précieux, libéral, persévérant ; grâce à eux, nous doublons encore le cap d'un nouvel exercice, sans déficit.

Nous continuons aussi à appeler l'attention de nos amis sur les dons spéciaux des jours. Vous savez ce dont il est question. A côté des souscripteurs ordinaires, il se rencontre des amis auxquels leurs ressources le permettent, qui choisissent une date importante de leur vie familiale, un jour rappelant ou une épreuve ou une bénédiction et qui entretiennent tous les Asiles, à leurs frais, en ce jour choisi par eux : quelquefois le jour est capitalisé et ainsi la charité est perpétuée.

Nous remercions toutes nos Sociétés Adolphe, les unes progressent, d'autres se maintiennent, quelques-unes baissent, mais aucune ne se décourage. La Société Adolphe de

Montauban, longtemps dirigée par M. le Doyen Jean Monod et Madame Jean Monod, auxquels nous témoignons toute notre reconnaissance, a maintenant à sa tête M. le Professeur A. Westphal et Madame Westphal. Nous avons le projet, en Novembre prochain, avec le concours de MM. les pasteurs Viel et Lengereau, d'en fonder une à Toulouse.

Les étudiants de Montauban, à notre fête ont été largement représentés par douze d'entre eux. Ils ont laissé, outre les joyeux refrains de leurs chansons d'étudiants, fredonnés actuellement par nos enfants de *la Famille*, de *Béthesda* et nos dames du *Repos*, des souvenirs autrement précieux et des promesses de concours lorsqu'ils seront conducteurs d'Eglises.

Dont acte.

Faits Divers

Dans sa séance du 7 juin, le Conseil en remplacement de notre regretté et vénéré M. Léo Domenget, a nommé Président M. Henri Couve de Bordeaux et vice-Président M. Jules Guex.

Comme assesseur M. Du Peyrou a été remplacé par M. Elie Poumeau de Bergerac.

*
* *

Les travaux d'agrandissement de la *Retraite* en cours d'exécution seront achevés en septembre. Nous aurons ainsi en plus de l'actuel dix chambres de pensionnaires, une infirmerie un réfectoire et une cuisine de proportions convenables. Il faudra pourvoir à l'ameublement de cette partie neuve C'est une dépense qui grèvera le présent exercice d'environ 18000 fr.

*
* *

Etant donnée la pénurie des eaux, le Conseil a voté aussi après des pourparlers avec un ingénieur hydrologue compétent, après un forage d'essai très encourageant et sur des plans sérieusement établis, le creusement d'un puits situé au bas de la côte. Nous espérons que l'eau sera assez abondante pour pourvoir largement à tous nos besoins. Réduits à la portion congrue, nous bramons ici après les eaux courantes. L'eau ! l'eau jaillissante et pure ! L'eau du Rocher !

*
* *

Nous avons une dette de reconnaissance à solder et nous nous acquittons de grand cœur

vis-à-vis de nos amis, de nos donateurs, de nos Sociétés Adolphe et des Eglises de France, de Suisse et d'Alsace qui nous ont facilité notre tâche de collecteur. L'hiver dernier nous avons été à Montauban, Marseille, Cannes, Nice, Menton, Hyères, dont le vénéré pasteur Jules Foltz vient d'être rappelé par le Seigneur après quelques jours de maladie. Dans une seconde tournée, nous avons été à Genêve, à Lausanne, à Clarens, à Montreux, à Vevey, à Neuchâtel, au Locle, à La Chaux-de-Fonds; à Bâle ; ensuite à Mulhouse, à Rothau et au Ban de la Roche ; enfin à Sedan, à Reims, à Paris, au Hâvre.

Que la bénédiction du Seigneur descende sur tous les amis rencontrés, pour tous les encouragements et les dons que nous avons reçus !

Que tous nous ayons, avec cet esprit de fraternité et de libéralité, dont nous avons été réchauffés, l'esprit de courage et de persévérance, ne nous lassant pas, ni les uns ni les autres, de faire le bien, au nom de Jésus, notre Rédempteur — avec Lui et pour Lui, toujours et partout !

*
* *

Un mot, bien qu'il ait été déjà dit et, répété un mot de remerciement à M. Henri Bost pour le soin et la peine qu'il a pris, afin de donner à notre fête un attrait spécial par l'exécution des chœurs que nous avons entendus ; — à M. le pasteur Elisée Bost, pour sa magistrale mise en musique du Ps. 139 et le chœur spécialement composé pour le cinquantenaire ; — aux exécutants, les membres de l'Eglise nationale et de l'Eglise libre, et les enfants de nos Asiles de la *Famille* et de *Béthesda.*

Un mot aussi à nos bien-aimés frères M. le missionnaire Coillard et M. le pasteur Charles Meyer, appelés par le Conseil d'administration en qualité de président et de prédicateur de la Fête. Tous deux nous ont profondément remués et touchés.

Que leurs prières et leurs vœux soient exaucés pour vous, chers Bienfaiteurs, et pour nous !

Conclusion

Madame Périer dit quelque part de son frère Blaise Pascal, ce grand génie et ce grand chrétien « qu'il n'avait jamais refusé

l'aumône quoiqu'il n'en fît que de son nécessaire, ayant peu de bien et étant obligé de faire une dépense qui excédait son revenu, à cause de ses infirmités». Mais, lorsqu'on voulait lui représenter cela, quand il faisait quelque aumône considérable, il se fâchait et il disait : « J'ai remarqué une chose, que, quelque pauvre qu'on soit, on laisse toujours quelque chose en mourant ».

Et cependant, près de sa fin, Pascal disait à sa sœur : « D'où vient que je n'ai jamais rien fait pour les pauvres, quoique j'aie toujours eu un si grand amour pour eux ?» Je lui dis : c'est que vous n'avez jamais eu assez de bien pour leur donner de grandes assistances. — Et il me répondit : « Puisque je n'avais pas de bien pour leur en donner, je devais leur avoir donné mon temps et ma peine; c'est à quoi j'ai failli ; et, si les médecins disent vrai, et si Dieu permet que je me relève de cette maladie, je suis résolu de n'avoir point d'autre emploi ni point d'autre occupation tout le reste de ma vie que le service des pauvres. » Ce sont les sentiments dans lesquels Dieu l'a pris.

Et alors ?

Alors, chers Bienfaiteurs, je vous laisse à

tirer la conclusion. A vous le dernier mot de cet entretien.

Et après ?

Après, nous continuerons, vous et nous notre vie et nous la poursuivrons pour autant que le Seigneur le trouvera expédient, en accord parfait avec cette conclusion :

Dépouillement, renoncement mais joie au service de Jésus-Christ, dans l'exercice persévérant de l'amour dans la charité.

E. RAYROUX

(Lu et approuvé en Conseil d'Administration dans la séance du 7 Juin 1898).

LES DONS ET SOUSCRIPTIONS SERONT REÇUS:

FRANCE

A *Laforce* (Dordogne), par M. le pasteur E. Rayroux, directeur général des Asiles.

A *Paris,* par MM. Mallet frères & Cie, banquiers 37, rue d'Anjou.

PAR LES « SOCIÉTÉS ADOLPHE » CI-APRÈS :

A *Alais*, par Mlle Arbousset, rue Fabrerie.

A *Bordeaux,* chez Mlle Marie Hovy, 63, rue de la Course.

A *Ganges*, chez MM. les pasteurs.

A *La Rochelle,* chez MM. les pasteurs de Visme et Soulier.

A *Lyon*, chez Mme Oberkampf-Fitler, 20, avenue de Noailles.

A *Montauban,* chez M. le professeur Jean Monod.

A *Marseille,* chez Mme Mouline, 15, rue Grignan, et Mme Thraen-Jauge, 54, cours Pierre Puget.

A *Mazamet,* chez Mmes Rouvière-Houlès, et J. Bonneville.

A *Montpellier*, chez Mme Paul Castelnau, 34, rue Saint-Guilhem.

A *Nîmes,* chez M. le pasteur Babut, 1 rue Bourdaloue.

A *Pau,* chez Mlle L. Cadier, Mme G. Malan et Mlle J. Meillon.

A *Salies-de-Béarn,* chez Mlles Bost.

A *Orthez,* chez MM. les prs Roth, Balfet et Monnier.

PAR LES BIENFAITEURS DONT LES NOMS SUIVENT :

A *Annonay,* chez Mlle Berthe Briançon (Société de Bienfaisance).

A *Cannes*, chez MM. les pasteurs.
A *Castres,* chez Mme BOUFFÉ.
Au *Hâvre*, chez M. le past. AMPHOUX, 21 r. Escarpée.
A *Menton,* chez M. le pasteur DELAPIERRE.
A *Millau,* chez MM. les pasteurs.
A *Nice,* chez M. le pasteur MALAN, 50, rue Gioffredo.
A *Rochefort,* chez M. le pasteur LAROCHE (Comité de Bienfaisance.)
A *Saint-Jean-du-Gard*, chez MM. les pasteurs.
A *Saint-Hippolyte-du-Fort*, chez M. le pastr DURAND.
Au *Vigan*, chez M. le pasteur Paul BIANQUIS.
A *Saint-Affrique,* chez Mlle Eugénie VERNIÈRE.
A *Angoulême,* chez M. le pasteur MONBRUN.
A *Grenoble*, chez M. le pasteur BARD.
A *Toulouse*, chez M. COURTOIS DE VIÇOSE, banquier.

ALSACE

A *Mulhouse,* chez Mme E. SCHLUMBERGER, présidente de la Société Adolphe, 2, rue Lamartine, Mme Jean VAUCHER, 10, rue d'Altkirch et M. le pasteur MATHIEU.
A *Strasbourg*, chez Mlle M. RAUSCH, 3, rue des Echasses.

SUISSE

A *Genève,* chez Mme E. de BUDÉ présidente de la Société Adolphe, Mlle BUNGENER, trésorière, 14, boulevard du Pont d'Arve et Mme AUGUSTIN BOST, 8, rue Beauregard.
A *Lausanne,* chez M. BRIDEL, Mme E. de MOLIN, Char-

mettes et Mlle L. Meystre, 16, rue des Terreaux.

A *Neuchâtel,* chez M. E. de Pury de Marval, et Mme

Au *Locle,* chez Mlle Faure, et Mlle Louise Thiébaud, rue du Temple, 11.

Clerc-Droz, faubourg du Crêt, 3.

A *Sonvillier* (canton de Berne,) chez M. G. Chopard fils.

A *Vevey,* chez Mmes Burnier-Ausset et du Pasquier-Monnerat.

A *Clarens,* chez Mlles Vincent.

GRANDE-BRETAGNE

A *Tunbridge-Wells,* chez Miss Davidson, Rock Lodge London Road, et chez Miss Dawes, Belvedere Terrace.

A *Blackheath,* chez Miss Fenn.

A *Edimbourg,* chez Miss Mackenzie, 16, Moray place et Mrs. Brown-Douglas.

A *Glasgow,* chez Timothée Bost, Esqre, 34, Lynedoch Street.

A *Liverpool,* chez W. Crosfield Esqre, Annesly Aigburth.

A *Londres,* chez MM. Barclay & Cie, 1, Pall Mall East, MM. James Nisbet & Cie, 21, Berners Street, MM. Morgan et Scott, 12, Paternoster Buildings, et T. Buxton, Esqre, 37 Buckland Crescent, Hampstead N. W.

A *Alloa,* chez MM. Thomson, Hutton Park.

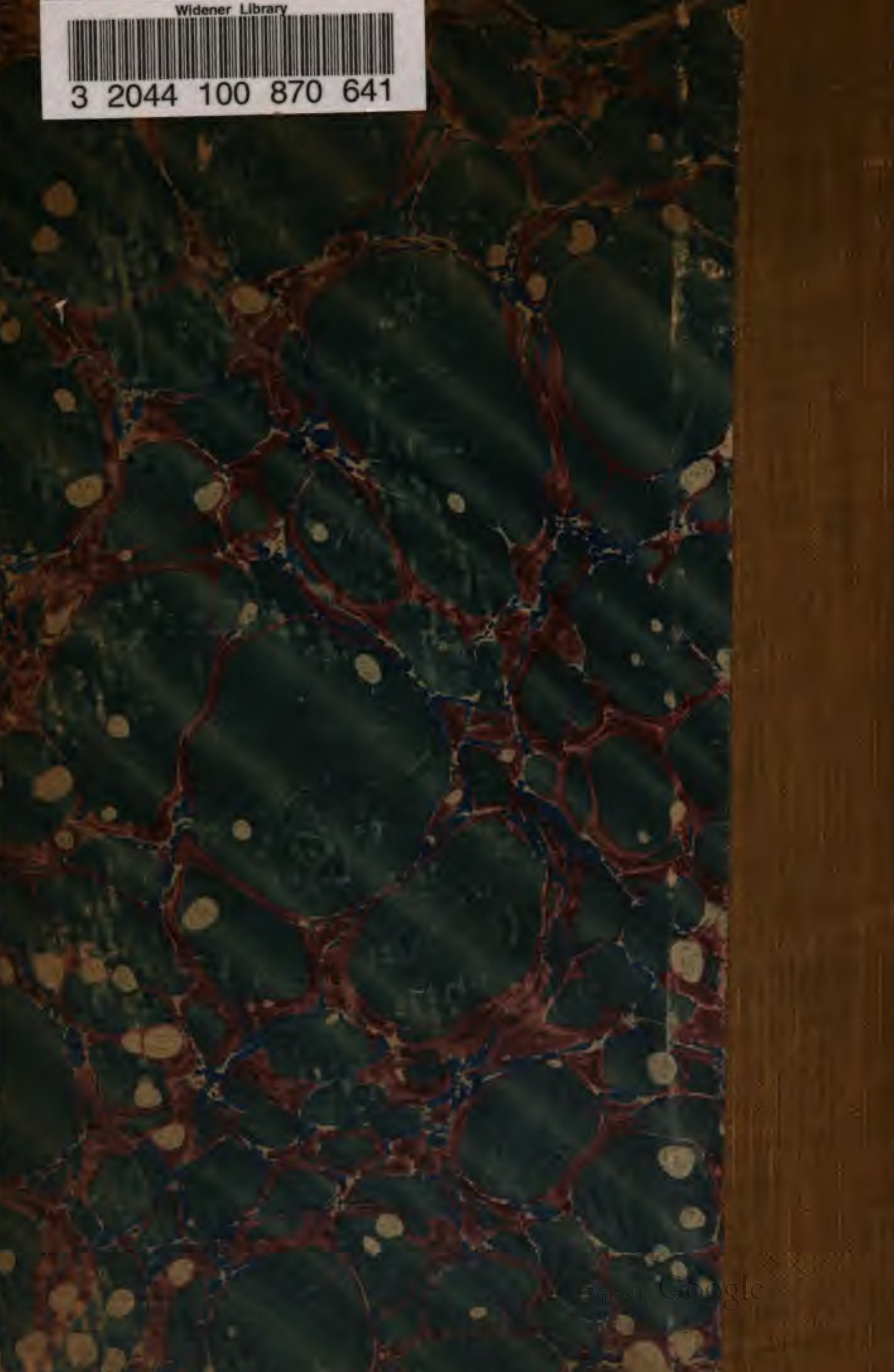
BELGIQUE

A *Bruxelles,* chez M. Isebaert, ancien officier d'Etat-Major, 50, rue du Mont-Blanc, St Gilles.

MM. les Libraires protestants et MM. les Rédacteurs de journaux religieux, en France et à l'Étranger, continueront, comme par le passé, à recevoir les dons qu'on voudra bien nous faire parvenir par leur intermédiaire.

TABLE DES MATIÈRES


ORPH. IMPR.
Maison Paternelle
MONTAUBAN


Widener Library
3 2044 100 870 641
Google